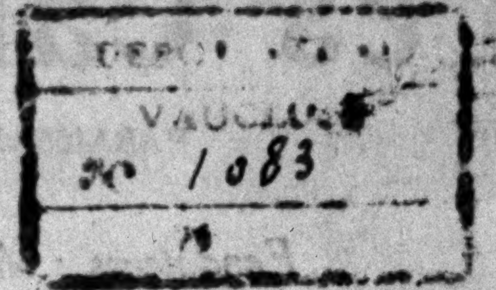
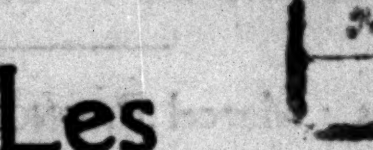
12me Année. — N° 83 Octobre 1926.

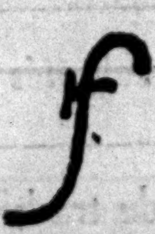




Les Cahiers du Sud

SOMMAIRE

CHRONIQUES



BUREAUX :

MARSEILLE (siège) : 10, Quai du Canal. — PARIS : 6, Rue Franklin, (XVIe)

N° 83. 12me Année. Octobre 1926.

Les Cahiers du Sud

Tome II. — 2me Semestre 1926.

Stendhal épicier ou les infortunes de Mélanie

Paul Arbelet va bientôt publier chez Plon une étude sur le séjour que Stendhal fit à Marseille en 1805.

« Depuis son enfance, Henri Beyle travaillait passionnément à devenir grand homme. Au temps de Marengo, sur les routes d'Italie, souvent il avait rêvé qu'il serait un nouveau Turenne ; mais, en 1802, Beyle donnait sa démission de sous-lieutenant. Alors le fantôme de Brutus vint quelquefois séduire son imagination jacobine : mais, sous le nouveau César, un tel rôle était bien ardu. Molière donc enfin l'emporta. Laissant à d'autres l'héroïsme du guerrier ou du citoyen, pendant trois années de Paris, ce jeune poète enthousiaste n'avait eu d'autre but que de former, de nourrir et d'exalter son génie comique.

« C'est alors qu'en 1805, Henri Beyle se fit épicier. »

Il interrompit une existence et des études qui le préparaient à la gloire. Il quitta Paris, il laissa ce monde du théâtre et des lettres où il commençait à se faufiler avec délices. Et il s'en vint vivre à Marseille, parmi des négociants et des commis, avec l'espoir d'y consacrer le meilleur de son temps à peser des eaux-de-vie ou à suivre le cours des sucres. Un renoncement aussi douloureux, un parti tellement saugrenu, doivent avoir des raisons bien fortes.

Rien de plus simple, ont dit certains. Dans cette fantaisie cocasse et désespérée, ne reconnaît-on pas le signe secret de l'amour ? Les grands yeux de Mélanie Guilbert pouvaient seuls arracher Beyle à son existence de philosophe et d'artiste, pour le jeter dans les épices. Et ne l'a-t-il pas déclaré lui-même : « Henri Beyle » suivit « à Marseille une actrice qui y allait remplir les premiers rôles tragiques ? » L'amour d'une tragédienne suffit pour expliquer le commerce des mélasses.

Mais d'autres n'en veulent rien croire. C'est là, disent-ils, un ingénieux mensonge arrangé par Stendhal, afin d'embellir le roman de sa vie. En quittant Paris pour Marseille, et les lettres pour les affaires, Beyle n'a point obéi au caprice d'une grande passion. Il a dû, malgré lui, céder à la plus prosaïque des contraintes. C'est le manque d'argent qui l'a fait épicier.

Nous empruntons quelques pages à ce curieux et très minutieux ouvrage. Paul Arbelet y peint Marseille au temps de Henri Beyle.

L'ARRIVEE A MARSEILLE

> Je suis charmée de la beauté singulière de cette ville. Hier le temps fut divin, et l'endroit d'où je découvris la mer, les bastides, les montagnes et la ville, est une chose étonnante...
> (Mme de Sévigné à Mme de Grignan, 1673.)

Henri Beyle, poussiéreux et fourbu, roulait depuis des heures sur les routes de la Provence. Un paysage blafard, sous le dur soleil de thermidor, attristait ses yeux fatigués. Et peut-être l'âpreté de ces « coteaux affreux » qu'il traversait, la sécheresse stérile et morte qui meurtrissait son regard, semblaient-elles à ce cœur inquiet l'annonce d'autres déceptions plus cruelles.

Soudain, la route parut s'ouvrir, et Beyle aperçut la Méditerranée. Le soleil à sa droite s'inclinait déjà sur un vaste promontoire rocheux qui fermait puissamment l'horizon. Devant lui, sous le ciel du couchant, s'arrondissait un golfe immense, où flottaient de grandes îles

claires. C'était la première fois que Beyle voyait la mer, et elle s'offrait à lui telle qu'il la pouvait aimer : lumineuse et gaie, grandiose, mais pourtant mesurée, et en quelque façon humaine.

Au-dessous de lui, là-bas, c'était Marseille. Blottie comme en un large nid au creux de ses montagnes, dont les grandes masses violacées dominaient au loin le tumulte de ses clochers et de ses toits, et toute dorée par les rayons du soir, Beyle voyait s'offrir à lui tout entière la ville où l'attendait Mélanie.

La diligence s'enfonça entre les tristes murs d'un faubourg, elle plongea dans une rue étroite, elle déboucha sous les « vieux ormeaux » du Cours (1), puis vira dans la Cannebière, pour venir enfin, comme au terme de sa destinée, déposer Beyle rue Beauvau (2).

Quand il sauta tout frémissant sur le pavé, la première chose qu'il dut voir, au-dessus de lui, barrant l'extrémité de la courte rue, ce fut un vaste monument qui dressait comme un temple, sur les hauts degrés de sa base, les six colonnes d'une façade ionique. Au centre de cette façade, en lettres d'or, il put lire le nom de Théâtre (3).

---

(1) Aujourd'hui le cours Belzunce. Mais les ormeaux ont fait place à des platanes.

(2) Devant la maison 3 de l'île 101, c'est-à-dire devant le n° 4 actuel où se voit toujours l'antique hôtel Beauvau. Là, Banochin aîné et Cie avaient les bureaux de leurs diligences, comme nous l'apprend un guide marseillais de 1805.

(3) Beyle s'est montré plus tard bien sévère pour ce théâtre, malgré les tendres souvenirs qu'il aurait dû lui rappeler: «... A l'extrémité de la rue Beauvau, est une jolie petite place, où l'on a bâti, vers 1780, une salle de spectacle, dans le mauvais goût d'architecture du temps. Cette salle de Marseille ressemble à celle de Bordeaux, à celle de Nantes, et surtout au triste théâtre de l'Odéon à Paris; on aperçoit de même un vilain toit par-dessus la façade. » (*Mém. d'un touriste*, II 295; Cf. MILLIN, *Voyage dans les départements du midi de la France*. III, 192, dont Beyle se souvient ici.)

Beyle semble ignorer qu'un membre de sa famille, vingt ans avant son arrivée à Marseille, avait contribué à élever, pour l'art de Mélanie Guilbert, ce monument magnifique et lugubre. Le 6 avril 1785, son cousin Jean-Baptiste Rebuffel fondait avec trois autres négociants une société de vingt actionnaires pour construire et exploiter ce théâtre Il leur coûta plus de 1.200.000 livres. On l'inaugura le 31 octobre 1787. (*Les rues de Marseille*, par Augustin FABRE, III, 342-347.) J-B. Rebuf-

C'était donc en ce majestueux édifice que jouait la femme qu'il aimait ! Métamorphosée en princesse de tragédie, sa petite Louason soulevait les applaudissements d'une ville entière. Et sans nul doute déjà tous les jeunes beaux de Marseille devaient rêver sa conquête. Mais, s'il en croyait les lettres de son ami, n'est-ce pas lui-même que la tragédienne préférait à tous les autres ? Et Beyle, le cœur gonflé d'un immense orgueil, dut oublier sur le champ qu'il était commis d'épicerie, et ne songea plus qu'à l'ineffable gloire d'être aimé.

Beyle courut chez son ami Mante pour avoir la confirmation de sa félicité. Il l'eut. « Voilà le plus vif bonheur que j'aie senti de ma vie », disait-il le lendemain à Pauline dans une lettre où le mot et l'idée du bonheur reparaissent à toutes les lignes. Et c'est encore son bonheur sans doute qu'il affirmait dans son *Journal* en y répétant quatre fois l'initiale du mot heureux (1). « Je ne sens plus rien de mortel, de terrestre dans moi », s'écriait-il, étonné d'une joie qu'il n'avait encore jamais connue.

Ce jour-là pourtant Beyle ne paraît avoir revu Mélanie qu'au théâtre, où elle était simple spectatrice. Mais ne vaut-il pas mieux, quand on se croit bien sûr de son bonheur, ne point trop se presser de le cueillir ? Enivré d'une délicieuse certitude, peut-être même se donna-t-il la joie raffinée d'apercevoir seulement à dis-

---

fel était encore l'un des quatre propriétaires du théâtre le 12 mars 1790, mais, dans un acte du 21 mai suivant, je ne retrouve plus son nom. (Archives municipales de Marseille, dossier de *police, théâtres et spectacles.*)

Quand Beyle était à Marseille, cette salle, bâtie « dans le goût du temps », pouvait passer pour une « des plus belles de France », comme l'écrivait Reichard, dans son *Guide des voyageurs en Europe*, II, 67. On ne la retrouvera plus aujourd'hui. Un incendie l'a détruite, il y a peu d'années, ne laissant debout que les murs. On vient de reconstruire le tout, en le modernisant. Au-dessus de l'entablement primitif se dresse une attique, dont la masse l'écrase. Elle porte des bas-reliefs aux lignes assez belles, mais d'un symbolisme puéril, qu'on a pris soin d'expliquer en gros caractères bien lisibles. Et le *Grand-Théâtre* est devenu *l'Opéra municipal*.

(1) « Je vais chez Mante. H, H, H, H, à huit heures du soir ». (6 thermidor.)

tance, et parmi la foule, celle qu'il espérait tenir entre ses bras le lendemain.

Mais, en homme avisé, Mante n'avait-il pas eu la délicate prévoyance de le loger dans le même hôtel que Louason (1)? C'était ménager en ami la pudeur de la tragédienne, et la timidité d'Henri Beyle.

Le fait est que, dès le lendemain matin, celui-ci avait trouvé le chemin de la chambre où couchait Mélanie. Mais nous ne saurons jamais sans doute si, dès ce matin-là, dans l'émotion du premier tête-à-tête, Beyle sut prendre enfin ce que dès longtemps on lui avait discrètement et vainement offert, ou bien s'il lui fallut quelques jours encore pour s'accoutumer à des gestes moins respectueux (2).

Le jour suivant, ce fut pour Beyle une autre initiation, moins agréable. Il s'achemina vers la maison où il devait apprendre le commerce des épices. Pour relever la médiocrité de ce début, ou bien, plutôt, parce qu'en son langage le mot banque veut dire comptoir, Beyle écrivit dans son *Journal* du 8 thermidor : « Je commence la banque. »

Désormais, pendant de longs mois, l'épicerie et l'amour vont se partager l'existence de Beyle. Pittoresque antithèse, il donne les heures du jour à l'humble métier de commis, au vil commerce, aux nécessités de la prose : ses soirées et ses nuits appartiennent à l'âme

---

(1) Dans sa lettre du 8 messidor (bibl. de Grenoble), Mante proposait à Beyle: « Veux-tu que je te loge dans le même hôtel qu'elle? Je le lui demanderai la première fois que je la verrai. » Il faut croire que la réponse de Mélanie fut favorable, ce qui était de bon augure, car nous trouvons Beyle installé « chez M. Rambert, négociant, rue Sainte Ile 88, maison 16 ». (Lettre d'un ami, datée du 27 fructidor, portant cette adresse.) Et Mélanie avait déjà la même adresse le 16 messidor. (Lettre d'un anonyme à « Monsieur Gabriel, propriétaire ».)

(2) Dans cette seconde hypothèse, une secrète allusion à l'événement pourrait se trouver en cette phrase d'un anglais aussi médiocre qu'obscur, datée du 110 thermidor, et qu'aucun commentaire ne vient éclairer: « *The evening till the midnight for ever.* » (*Journal*) Faut-il entendre: « Ce soir je reste entre ses bras jusqu'à minuit, et il en sera désormais ainsi toujours »? Illusion d'une première nuit.

sublime et au corps délicieux de la tragédienne, au grand amour que chantent les poètes.

MARSEILLE AU TEMPS D'HENRI BEYLE

...Cette magnifique Marseille,
cette ville du Midi par excellence.
(*Mémoires d'un Touriste.*)

La ville où pendant une année Henri Beyle s'en va tenter la double expérience de l'épicerie et de l'amour pourrait-elle nous rester indifférente ? Sans doute lui-même ne semble point avoir beaucoup regardé les tableaux mouvants qui l'entouraient, ni senti le pittoresque du grand port méditerranéen. Mais il n'a pas moins mêlé pendant bien des mois à l'aspect, aux senteurs, aux bruits de ces rues et de ce peuple les ivresses ou les lassitudes de son cœur, et c'est autour du Vieux Port que, pour la seule fois de sa vie, il échangea maint propos substantiel sur le prix des eaux-de-vie et des sucres. Si nous voulons faire revivre à nos yeux le commis de Charles Meunier et l'amant de Mélanie, il nous faut donc évoquer, autour de sa replète et fringante personne, la grande ville où Beyle va promener ses ambitions et ses amours.

*
* *

Marseille au temps de Stendhal n'étendait point de toutes parts sur la campagne les tentacules de ses faubourgs et de ses usines. Son port ne s'allongeait pas vers le nord, triste enfilade de bassins fumeux, de docks poussiéreux, de longs murs sales. Au delà du fort Saint-Jean, la Joliette et l'Estaque n'étaient encore que criques charmantes, îlots et caps, rivage capricieux qu'aucun ingénieur ne travaillait à réduire aux lignes régulières d'une impitoyable géométrie.

Le Vieux Port était alors le seul port de Marseille. Comme aux temps sans doute de l'antique Massilia, il creusait au centre même de la ville sa conque immense, dont les bords sinueux semblaient encore ceux du golfe qu'il avait été jadis. Les maisons qui le bordaient en épousaient les courbes et les angles. De larges terre-pleins réguliers n'éloignaient point, comme maintenant, de l'eau chatoyante les façades qui s'y reflétaient. Entassées le long du port, montant pêle-mêle sur les deux collines qui l'envelopaient, ces vieilles maisons semblaient se presser et se hisser pour regarder de tous leurs yeux la grande nappe lumineuse, fourmillante de barques, et bordée de voiliers, dont les beauprés parfois venaient briser les vitres des fenêtres trop curieuses. Ce port millénaire restait le cœur vibrant et tumultueux de la cité, qui l'enveloppait de toutes parts, vivait de lui et coulait vers lui.

Sur le quai du nord, l'antique Hôtel-de-Ville n'était point seulement, comme aujourd'hui, la maison commune, ou plutôt il l'était doublement, puisque la salle du bas, qu'on appelait la Loge, servait de bourse à ce peuple de négociants. Et c'est là que souvent Beyle dut venir noter pour son patron le cours des denrées coloniales. Dès deux heures, s'il était exact à l'ouverture, jusqu'à quatre heures et demie, où le son d'une cloche et le roulement d'un tambour marquaient la fin des marchés, il pouvait s'initier aux jeux de la hausse et de la baisse, dont il se promettait un jour la fortune. Et peut-être aussi, en voyant affichés sur un tableau les noms des navires qui partaient pour l'Amérique, les Indes ou l'Orient, Beyle, oubliant les froids calculs de l'épicerie, laissait-il son imagination l'entraîner vers toutes ces terres du rêve et de l'aventure.

•

Puis, laissant derrière lui la lourde et noble façade de l'Hôtel-de-Ville, où Puget a mis la main, si Beyle s'en revenait le long du quai, parmi les singes et les oiseaux des îles, aux sons chantants de toutes les langues méditerranéennes, c'étaient encore autour de lui

nouveaux prétextes à continuer ses songes d'ailleurs. Et cependant là-haut, dans le vieux Marseille, le clocher des Accoules dressait son toit pointu, et les moulins tournaient dans le ciel bleu, au faîte de la colline.

Si peu sensible que fût Beyle au pittoresque des couleurs et des formes, il devait lui arriver parfois, lorsqu'il était parvenu à l'extrémité du quai, de se retourner pour embrasser du regard un spectacle incomparable (1). Sur le ciel du soir, devant la mer invisible, les vieux forts gardaient l'entrée du bassin. Au pied de leur silhouette assombrie, le vaste port déployait son lumineux miroir. En cet âge fortuné, aucun steamer n'en barrait l'étendue, n'en rapetissait par son énormité la grandeur, ne haussait au-dessus des toits ses cheminées monstrueuses. Tout y restait dans une proportion juste. Les nombreux voiliers qui se pressaient contre les berges, et qui dressaient devant les mille fenêtres des maisons le treillis délicat de leurs vergues et de leurs cordages, mariaient harmonieusement les courbes de leurs coques, en mirant leurs guibres peintes dans cette eau luisante et grasse. Les tartanes génoises, chargées de châtaignes et de pommes, dominaient les barques de San Remo, remplies de fleurs. Les felouques de Nice, de Livourne ou de Porto Ferrajo, avec leurs cargaisons de bois, s'allongeaient à côté des bateaux de Majorque, qui portaient, suivant les saisons, des sardines ou bien des oranges. Toutes les senteurs médi-

(1) Mais admirait-il ce spectacle? On en peut douter quand on lit, dans les *Mémoires d'un touriste,* ce qu'il écrit trente ans plus tard sur le vieux port: il constate bien que les portefaix qui déchargent les marchandises à l'extrémité de la Cannebière font « un spectacle réjouissant »; il dit un mot des « petites barques élégamment pavoisées en toile de coton, avec des ornements rouges », qui s'offrent aux touristes pour une promenade. Mais, s'il en prend une, ce n'est point pour admirer le spectacle du port et de la mer, c'est pour y lire en paix le *Méchant* de Gresset ! (II, 263.) Pittoresque, exotisme, resteront toujours des inconnus pour Stendhal. Mais il est sensible aux odeurs, et n'a point de peine à discerner que ce Vieux port, qui « est l'égoût de Marseille », « sent horriblement mauvais ». Vérité plus vraie que jamais en 1805, quand la vase et les détritus avaient si bien envahi le port que souvent on voyait s'y échouer les bateaux.

terranéennes se mêlaient aux relents impurs du Vieux port.

Las bientôt, je le crains, de ces odeurs, de ces couleurs, si Beyle alors se retournait, il voyait devant lui s'ouvrir, accueillante et bruyante à plaisir, la Cannebière. Mais la Cannebière de ce temps-là n'était point la Cannebière d'aujourd'hui. Une série de contrefaçons, rue, allées et boulevard, où elle s'allonge en perdant son nom, ne lui avaient pas encore ravi sa personnalité propre. Courte, large, et tout entière illuminée par ce vaste bassin qui semblait conduire à elle, tandis que de l'autre côté elle allait buter sur les arbres du Cours, la Cannebière concentrait avec celui-ci tout le mouvement de Marseille et méritait encore sa gloire.

Pourtant le *Cours* la lui venait disputer. C'est là que se tenaient, comme aujourd'hui, mais avec une tout autre grâce, sous leurs grands parasols les bouquetières (1).

Par cette fraîcheur et cette grâce, dont la tradition s'est perdue, elles ont séduit tous les voyageurs de ce temps-là. Si l'on en croit Christian-Auguste Fischer (2), elles ajoutaient même à ces mérites un « langage agréable » et une « grande douceur ». En elles, assure-t-il, s'incarnait « l'âme charmante du monde floral ». Mais cet Allemand au cœur tendre n'est pas moins ému par les acheteuses que par les marchandes. Les fleurs sont à si bon compte, nous apprend-il, que la plus humble femme ne voudrait pas, le dimanche, sortir sans un bouquet, car elles savent toutes « quel charme cela donne à une belle gorge et n'ignorent pas l'excitation sensuelle qui en résulte. » Beyle, que l'amour de Mélanie rassasiait, était moins enflammé sans doute que Christian-Auguste Fischer, mais il dut souvent

(1) Ainsi nous les montre une image, au Musée du Vieux-Marseille. Aujourd'hui des pavillons, plus confortables, mais plus laids, ont remplacé les parasols, et les « jardinières » ont vieilli.

Mais je ne saurais dire si elles conservent encore leur « douceur » et l'agrément de leur langage.

(2) « *Un Allemand en Provence sous le consulat* », par H. Barré, extraits traduits de « *Briefe èines Südlanders* » in-8°, Leipzig, 1805.

passer entre les deux rangs des jeunes bouquetières, aux chapeaux de castor, ornés de galons d'argent, qui, le long du cours Saint-Louis, tendaient des fleurs aux passants; et pour Louason il puisa dans ces « monceaux de violettes », « de narcisses » et « d'œillets », dont le prix modique convenait au reste à sa bourse.

Au sud de la Cannebière et du Cours, s'étendait la *Ville Neuve*, celle où Stendhal et Mélanie ont vécu.

Cette *Ville Neuve*, plus que centenaire aujourd'hui, a peu changé depuis leur temps. Le tracé des voies est resté le même, et les demeures qui les bordent sont presque toutes aussi vieilles. Si nous nous promenons rue Paradis ou rue Sainte, rue Beauvau, rue Saint-Ferréol ou rue de Rome, nos yeux revoient ce qu'ont vu les yeux de Stendhal.

Ces voies étroites, et se coupant à angles droits, ne sauraient pourtant nous inspirer le même enthousiasme qu'aux contemporains. Ils les appelaient les *Beaux quartiers*. Ils en admiraient la régularité, toute nouvelle à Marseille, et la propreté, non moins insolite. Et ils remarquaient à l'envi qu'elles étaient bordées par des trottoirs de briques, « des trottoirs pour la commodité des passants (1) ».

N'empêche qu'aux heures tardives, fût-ce dans ces rues si modernes, le promeneur ignorant des usages risquait de recevoir sur la tête quelque mélange malodorant. A vrai dire les Marseillais, gens policés, avaient soin d'avertir un chacun en poussant de leur fenêtre le cri de *passares*, et les hommes prudents se hâtaient de prendre le large (2).

---

(1) « *Tableau historique et politique de Marseille ancienne et moderne* », ou « *Guide fidèle du voyageur et des Négociants dans cette ville.* » Marseille 1806. p. 100.

(2) Le Berlinois Reichard semble avoir gardé de cette pratique marseillaise, une terreur singulière. « Quand on se promène à une certaine heure dans les rues, à l'aube du jour, ou le soir, écrit-il, il faut prendre garde au cri de *Passares*, si l'on ne veut pas être enseveli sous un tas d'immondices, dont toutes les fenêtres semblent alors se dégorger. » (*Guide des voyageurs en Europe*, II, 70). Ce système du tout à la rue, tradition chère à bien des villes méridionales, et à laquelle il ne serait pas impossible de trouver encore aujourd'hui quel-

Sans courir les mêmes périls, nous pouvons aujourd'hui errer dans ces petites rues, proches du Vieux port, où jusqu'ici bien peu de Stendhaliens, faute de savoir où les joindre, sont venus chercher les ombres incertaines d'Henri Beyle et de Mélanie. Depuis 1913 pourtant, grâce à M. François Prieur, le seul beyliste, je pense, que compte Marseille, nous n'ignorons plus la maison où fut épicier Stendhal. Mais on se demandait encore où purent s'abriter ses amours.

*
* *

...Ce que j'ai senti dans la rue Sainte...
(*Journal d'Italie.*)

C'est une longue rue triste, étroite et morte. Ses maisons grises, de petite apparence, descendent lentement, sur le flanc sud du Vieux port, à mi-côte de la colline. Au fond des ruelles qui dévalent jusqu'au quai, l'on voit à travers les vergues l'eau qui brille, tandis qu'aux fenêtres sèche et bat à tous les vents la lessive des ménagères.

Dans le haut de la rue, non loin du fort Saint-Nicolas, se dressent les tours carrées et crénelées, faites pour repousser l'assaut des Sarrasins, de l'antique abbaye Saint-Victor. La tradition voulait que la rue traversât dans ces parages un ancien cimetière, sanctifié par les corps de plusieurs martyrs. C'est assez pour expliquer le nom qu'elle portait. Si la Révolution voulut l'appeler

---

ques fidèles, était pourtant combattu par l'édilité marseillaise. Si l'on en croyait le voyageur Millin, trop lié avec les autorités pour ne pas dire que leur action était efficace, les amendes infligées aux délinquants avaient dès 1806 obtenu la fin de cet usage, même dans la vieille ville. Mais il ne faut pas l'en croire. J'ai lu aux archives de Marseille les rapports des agents municipaux, datant de cette même année. On y voit que la police ne désespérait pas du succès, mais que certains habitants s'obstinaient toujours. Et si je comprends bien une phrase pudique de Stendhal, dans ses *Mémoires d'un touriste* (II, 280), trente ans plus tard les efforts de la police étaient encore demeurés vains.

Pythéas (1), ce vocable païen n'eût que brève fortune, et dès le temps de Stendhal, elle avait repris un nom consacré par les siècles (2) ; elle était la rue *Sainte*.

La rue Sainte aboutissait, comme il convient, à la rue Paradis. Mais, par un contraste blessant pour les âmes pieuses, la fin en était moins édifiante que le début. Elle s'achevait en effet tout justement derrière le Grand-Théâtre, et les voies qui aboutissaient à celui-ci étaient des plus mal famées. « Tout ce beau quartier,.. nous le disons avec peine, avoue le *Guide fidèle du voyageur,* est occupé par les filles déhontées que le voisinage de la comédie rapproche. » Et Millin, plus précis, nous montre « les rues qui conduisent au Grand théâtre... remplies de ces femmes perdues, qui, par leurs indécentes avances, font un outrage continuel à la pudeur ; les fenêtres des étages inférieurs en sont garnies le jour, et la nuit, et présentent partout et à tout moment la dégoûtante image du dévergondage le plus éhonté et de la plus vile prostitution (3) ».

C'est dans cette rue impure et dévote qu'Henri Beyle et Mélanie ont logé leurs brèves amours.

La maison de « Monsieur Rambert, négociant », occupait dans la rue Sainte le n° 16 de l'île 88. Elle se trouvait presque à l'angle de la rue Paradis. Sans doute était-elle semblable à ces hautes et tristes bâtisses, ses voisines. Par les détails épars dans le *Journal* de Beyle, nous savons qu'elle avait au moins quatre étages et qu'elle formait une sorte d'hôtel meublé. A sa place

---

(1) Ainsi, sous le règne Jacobin, la rue Beauvau prit le nom de « *Brutus* », et la rue Paradis celui de « *Cincinnatus* ».

(2) C'est une délibération du conseil municipal qui, le 19 thermidor au XIII, rétablit à Marseille presque tous les anciens noms des rues (Archives de la ville). Mais on peut croire que, dans la pratique, la plupart étaient toujours restés en usage; les habitants de la rue du *Niveau,* par exemple, négligeant ce symbole trop piteux à l'oreille, ne continuaient-ils point à faire chanter le beau nom de « *Saint-Ferréol* ».

(3) Le scandale était particulièrement vif dans la rue Rameau qui vient aboutir au chevet du Grand-Théâtre. Le dernier tronçon était si infesté de ces « jeunes perdues » que les habitants du haut de la rue s'en tenaient pour déshonorés, et demandèrent que l'on donnât un autre nom à la partie qu'ils habitaient.

s'élève aujourd'hui une construction de six étages qui porte le n° 4.

C'est là qu'après tant d'atermoiements, d'hésitations, de vaines craintes, et comme s'il lui avait fallu traverser toute la France pour acquérir le droit de posséder Louason, Henri Beyle, en quelque jour brûlant de thermidor, tint enfin entre ses bras le corps fragile de son amie (1).

La maison de M. Rambert se trouvait fort commodément placée à la porte du Grand-Théâtre. Mélanie n'avait qu'un pas à faire, et, par la petite rue Rameau, rougissant peut-être de passer sous ces fenêtres où tant de femmes aguichaient les passants, notre pudique tragédienne s'en venait tout droit à la porte des coulisses.

Mais la chance de Beyle voulut que la maison de sa maîtresse fût en même temps toute voisine de son comptoir (2). L'amour et l'épiceie se trouvèrent donc ensemble satisfaits. La rue Sainte, aussitôt après avoir traversé la rue Rameau, aboutit à la rue Paradis, et s'y termine. Mais presque dans son prolongement, et semblant quasi la continuer, s'ouvre la rue Venture,

---

(1) Quand Mélanie l'eut quitté, Beyle, que rien ne retenait plus dans la rue Sainte, mais que peut-être madame Tivollier attirait rue Saint-Férréol, s'en vint loger dans cette rue, chez madame Tournier au numéro 31 de l'île 77, qui correspond au numéro 58 actuel. C'était à gauche en descendant vers la Cannebière, entre la rue Venture et la rue Grignan. Sa chambre lui coûtait 27 livres par mois, plus 3 livres pour le valet. L'emménagement eu lieu sans doute le jeudi 27 mars (voir *Journal* de ce jour).

Mais il serait vain aujourd'hui de chercher la maison de Madame Tournier, ou celle de madame Tivollier. Des batisses neuves en ont pris la place.

(2) Ce n'est pas rue du Vieux-Concert qne Beyle, à son arrivée, trouva tout d'abord établi Charles Meunier, mais tout près de là, à l'adresse qu'indique encore le guide marseillais de 1805, dans la rue de Paradis, île 86, maison 8 (le numéro 33 actuel. Beyle avait dû envoyer cette adresse à plusieurs amis, que nous voyons lui écrire toujours rue Paradis quand certainement il n'y travaillait plus (par exemple Plana le 14 brumaire an XIV, Faure le 26 Brumaire; Rey le premier Nivôse). Ce ne fut l'affaire que de quelques semaines. Apparemment vers la fin de fructidor, Charles Meunier transporta rue du Vieux-Concert, son négoce avec ses commis.

que l'on appelait alors la rue du Vieux-Concert (1), et Beyle s'y était à peine engagé qu'il voyait sur sa gauche la porte de Charles Meunier (2).

Dans cette rue courte et étroite, où l'on ne passe guère, la vieille maison, de décente et discrète apparence, semble une noble dame oubliée. Voici la porte en bois sculpté ; dans l'imposte, une petite grille soutient en son centre une lyre ciselée. Le marbre du vestibule, qu'ont foulé les pas d'Henri Beyle, dessine, en tons diaprés, un vieux dessin plein d'élégance. Au fond tourne un escalier, dallé de marbre, bordé d'une rampe en fer forgé, selon la mode de Louis XV, et ce sont des portes du même style qui s'ouvrent encore au second et au troisième étages (3). Est-ce derrière l'une de ces portes que Beyle écrivit des lettres de commerce,

---

(1) La rue du Vieux-Concert avait à la vérité perdu ce nom à l'époque révolutionnaire, où elle s'était appelée rue Scevola, et depuis elle ne l'a jamais repris. Au temps de Beyle comme aujourd'hui elle se nommait officiellement rue Venture. (Régistre des délibérations du conseil municipal, 19 thermidor an XIII, aux Archives de Marseille). Mais le vieil usage n'était point encore aboli. C'est ce que constate Augustin Fabre (ouv. cit. t. IV, p. 193.)

(2) M. François Prieur ,par une enquête bien conduite, a identifié la maison de Charles Meunier et Cie, « rue du Vieux-Concert, île 76, maison 21 », avec le numéro 14 de la rue Venture. (Voir le *Petit Provençal* des 19 et 21 août 1913). Et c'est grâce à lui qu'une plaque put, en juin 1916, être placée sur la vieille demeure, par les soins du *Soleil du Midi:*

EN 1805 ET 1806
STENDHAL
AVANT D'ECRIRE
LA CHARTREUSE DE PARME
VECUT QUELQUES MOIS
DANS CETTE MAISON

Mais que vient faire ici la *Chartreuse de Parme?*

(3) Mais la maison a sans doute subi divers remaniements; le marbre gris et blanc de l'escalier fait place à des carreaux de brique, depuis le premier palier; à la rampe de fer forgé succède, pour les deux derniers étages, une rampe de fonte. D'autres disparates se décèlent ici et là.

P.-S. — Tout ceci, hélas, n'est pas vrai. Je l'écrivis après une première visite à la maison de Charles Meunier, en 1923. Je l'ai revue. Elle a voulu se moderniser, et mal lui en a pris. Au lieu du pavé de marbre, dans le vestibule, un carrelage de terre-cuite émaillée, banal et triste. Et pour faire place à l'ascenseur, qui passe en travers du vieil escalier, on a mutilé la rampe Louis XV.

dressa des inventaires, copia des comptes, et parfois, sur son bureau, oublia son journal intime ? Nous voudrions en vain préciser une image errante, nous arrêter à un palier, pousser un loquet, et nous dire : c'était ici. Mais il n'importe guère ; dans ces appartements sans doute remaniés depuis cent vingt ans, nous ne saurions retrouver l'aspect des choses qui virent ce jeune commis philosophe mêler dans ses méditations le négoce, la gloire et l'amour. Ne nous suffit-il pas de savoir qu'Henri Beyle vint s'initier aux secrets de l'épicerie dans une jolie maison de style Louis XV, qui suspend au-dessus de sa porte, comme un symbole railleur, la lyre des poètes ?

PAUL ARBELET.

Charleston

Six soucis d'un sou.

LEFEVRE

Ça pue dans le cimetière
rouge rouge vert
quel mauvais goût
le soir va peut-être crever
et ce sera l'enterrement d'or
et les funérailles de diamant
qu'on apporte le reste
tout le reste
et qu'on joue de ce bel accordéon
rouge et vert
à la santé des amoureux
et des grands animaux africains
Perdons le reste perdons le reste
et crachons de tous nos poumons
tous nos poumons
grenouilles rouges grenouilles vertes
à la santé des malheureux
Il ne faut plus crier
ni recrier ni réclamer
mais taper taper et taper

pour pouvoir recommencer
Ça pue dans le cimetière
Ça pue dans les églises
drap d'or drap d'argent
avec des grosses lettres inquiétantes
comme des miroirs
comme des lampions
la nuit
quand il fait encore plus noir

MOI

Ça va mon vieux

LEFEVRE

Répétons pour moi
et
pour elle
Il est tard
Elle est belle
Vive la mariée !

Conquérant

Je n'ai pas que la mer
et ces minutes précises
ces gouttes d'eau et ces jours
savonneux
j'ai perdu
il faut que je cherche
et que je trouve
Ma bouche elle

se ronge et tourne
veut et s'exalte
O Mathématique au cou de cygne
combat des globules
Navigation
Le sort s'avance avec des pois blancs
sur sa robe
sur sa route
et la phrase rougie au feu
se tourne et se retourne
veut et s'exalte
Bienveillant
je tiens dans mes mains
un coin du ciel
et si le rouge vient serrer mon front
je calcule les bénédictions
je fais le point
je sais
je n'ai pas que la terre
que les cendres
que les sons
mais ces longues feuilles rousses
signes dans le vent
ces mots voleurs avec serrures
et ce beau ronronnement qui est un paon
je n'ai pas que le feu
ou la bénédiction des sonneries
je ne sais pas voir plus loin
que le bout de mes doigts
mais je regarde
au dessus des murs qui sont gris qui sont pâles
Les petites variations
et les tremblements alcooliques des nuages

Fumées aux allures de taureaux
le jour vient pour vous
de m'aider à grimper vers ces sommets
ces flammes qu'on dit tendres
et à reprendre mon bien
à toutes ces musiques
célestes
terrestres
maritimes
c'est beau tout cela
ça remue et ça chante
ça console et ça écœure
Million de papillons
que vos ailes tout à coup
cèdent
et retombent vers moi
pour le grand sommeil
couleur d'ombre
je l'attends
je n'ai pas que la mort
je n'ai pas
je n'ai pas
je n'ai pas

Philippe Soupault.

Poèmes

VALLEE

La terre lasse s'abîme
Au lit vert de ce vallon.

Accoudé au flanc de l'herbe
Céder au calme loisir,
A la radieuse gloire
Que ce soir de chair épand.

Les vignes dorées s'éteignent
Dans les campagnes humides,
Du déclin de ces collines
Un fluide pays s'étend,
Sous les nues évanouies
D'un ciel rose et tout poudreux
Une cité au loin flotte
Muette comme un mirage.

La figure d'un dieu sage
Se promène en ma mémoire.

Ne lève plus ton regard.
Au pli de ton sein déjà
Passe et me trahit
Cette nacre fraîche et pâle
Que le soir oublie.

1925.

AUBE

De cette brume d'hiver
Par le chant voilé d'un coq
Va poindre l'aube.
Il fait tiède dans les rêves
Profonds comme l'enfance.

De nouveau se mettre en route
Vers le ruisselant verger
D'un conte tissu de mystère,
Vers une école de bois clair
Ou vers ce ravin camouflé
Où miaulaient les balles !

Des chambres de l'orient
Sourd une lueur blafarde.

Tout comme autrefois, Jeunesse,
Sur les membres engourdis
Un dégoût traîne dans l'ombre.
Vaudra-t-il, ce jour, la mort ?

1925.

ELLE PARLE

Si ma bouche si puérile
Vous offre ces baisers d'eau,
Si ma langue si furtive
A pu vous garder captif,
Ne verrai-je point faillir
Ce regard étrange et triste
Comme un horizon d'exil ?

Voici ma pure poitrine
Et mes deux seins inégaux,
Voici comblés vos désirs,
Voici ma sagesse exquise,
Promenez-vous sur toute ma chair
Pendant que ces arcades blanches
Que l'on voit dans l'air
M'attirent au fond du jour,
Pendant que ces nuages d'ambre
Forment des pas en cadence
Pour que je m'endorme.

Paris, printemps 1925.

CIEL

L'après-midi se suspend
Dans l'humide éclat du jour.
L'herbeuse vie de la terre
Sous ta nuque inanimée,
Les yeux inondés de ciel.

Quelle heure ?
Il n'y a plus d'heure.

Ce spectacle vaporeux
Eblouit l'esprit captif,
Ta gorge s'élève à peine,
Ton bras se plie, le temps tourne
Et le paysage le suit
Avec ses collines oisives,
Avec ses herbes et ses feuilles,
Le monde se noie et tourne,
Ta lèvre de soie s'entr'ouvre...
Quelle heure est-il ?

Une ancolie se balance
Et l'on voit le vent,
La terre plate se tait...
Quel est cet aérien silence
Cet humide éclat du jour ?

Paris, été 1924.

MEMOIRE

Arbres nus, candides palmes,
Que caresse sans éclat
Un ciel gris, pur de soleil,

Matin périssable et sage,

Chemin meurtri de mes pas,

Par vous,
complices !
s'éveille,
Se dévoile et m'émerveille
La mémoire de mes veilles
Baignées dans sa tiède chair.

1925. ADRIEN COPPERIE.

Portrait d'Émily Brontë

Le père d'Emily, le révérend Patrick Brontë, était un des dix fils d'un paysan irlandais, Hugh Prunty. Beau garçon, intelligent et entêté, tout jeune il se mit dans la tête de s'élever au dessus de la misérable condition de sa famille. A seize ans il quitta le toit paternel pour chercher fortune. Confiant dans le peu de savoir qu'il avait acquis, non sans peine, il ouvrit une sorte d'école publique à Drumgooland, non loin d'Ahaberg, son village natal, dans le comté de Down (Irlande du Nord). Pendant près de dix ans, sa dure journée se partagea entre l'enseignement de l'alphabet aux morveux, ce qui lui procurait son pain, et le travail, tenace, obstiné, qui devait, pensait-il, le conduire aux plus hautes destinées : latin, grec, mathématiques, sciences. Enfin, le sort vint à son aide : le révérend Tigh, clergyman de la paroisse, frappé du sérieux et de la bonne volonté que montrait le jeune homme, obtint pour lui l'admission gratuite à l'Université de Cambridge. C'était en 1802. Patrick Prunty adoucit son nom en « Brontë » et toujours décidé à se faire une situation — il avait 25 ans — il quitta l'Irlande. Il ne devait plus y revenir, et ses parents et ses frères paysans ne devaient plus recevoir de nouvelles de lui. Patrick n'était pas seulement têtu, mais aussi froid, égoïste, renfermé.

Cela est démontré par sa vie entière qui ne connut que de rares moments de tendresse et d'abandon.

Sorti de Cambridge, quatre ans après, avec son diplôme, il reçut les saints ordres, et une cure en Essex ; de là, il passa à Hartshead, un petit pays du Yorkshire, où il s'éprit de Marie Branwell, nièce du pasteur d'un village voisin, créature douce et résignée, mais douée d'une intelligence vive. Il l'épousa le 12 décembre 1812 ; en 1815 avec sa femme et ses deux filles, Marie et Elisabeth, il se transporta à Thoruton ; c'est là que naquirent Charlotte en 1816, Branwell en 1817, Emily en 1818, Anne en 1819 ; enfin, en 1820, la famille se fixa, pour ne plus en bouger, à Haworth, toujours dans le Yorkshire.

*
* *

Le village de Haworth s'élève, gris et triste, au sommet d'un colline basse et escarpée. Des collines semblables, mais plus hautes et plus nues, l'entourent en cercles concentriques jusqu'à l'extrême horizon. Il n'y a pas un bois, pas une rivière. A perte de vue, des collines nues, des villages gris ; ça et là, seule chose mobile et vivante, le ruban d'argent d'un ruisseau.

Ce pays désolé possède, cependant, un caractère qu'on ne peut méconnaître, un attrait plein de fascination, dans les immenses bruyères qui se rejoignent de colline en colline, blanches de neige l'hiver, noires et brûlées par le soleil, l'été. Toujours majestueuse, c'est surtout quand le printemps tache de vert tendre les tiges brunes de la bruyère, ou quand au début de l'automne toute la lande est une étendue de pourpre ondoyante et parfumée, que triomphe complètement l'étrange

beauté de ce lieu. On comprend alors que celui qui y a passé les premières et les plus sensibles années de son existence, celui qui a appris de la bruyère à connaître chaque voix et chaque secret, qui s'est habitué aux libres ciels balayés de grands vents, ne puisse plus accepter d'en vivre éloigné, et toujours, où qu'il se trouve, aspire à la divine solitude de ces lieux, où, entre deux immensités, rien ne s'oppose aux plus hautes pensées.

*
* *

Mais la pauvre Madame Brontë ne devait presque pas connaître et aimer sa nouvelle demeure ; faible, malade de la poitrine, usée par les maternités trop fréquentes, elle mourut peu après son arrivée à Haworth. Ainsi, les six enfants restèrent seuls avec les domestiques et leur père, autoritaire, sec, distant, qui depuis quelque temps avait pris l'habitude de dîner seul dans son bureau, pour que rien ne vînt troubler sa digestion précieuse et difficile. Toute l'intelligence, toute l'énergie de Patrick Brontë, semblaient s'être épuisées dans le pénible effort des premières années ; maintenant il ne voulait plus que rester seul, pour composer des sermons, écrire des articles grandiloquents pour les revues religieuses ou travailler à un roman, confus et ennuyeux « The Cottage in the Wood ».

Pendant toute une année la petite tribu enfantine vécut dans la plus complète indépendance. Puis une vieille sœur de leur mère, Miss Branwell, vint diriger les destinées domestiques de la famille. Excellente femme, mais dure et bornée, elle ne sut pas être pour les enfants une seconde mère, elle ne sut pas devenir

pour eux une compagne, une amie. Ils continuèrent ainsi à rester seuls, bien que dans une maison plus disciplinée et plus ordonnée, devant se suffire, spirituellement, à eux-mêmes.

Après avoir aidé la tante dans le ménage, après avoir récité les leçons à leur père, ils se retiraient dans leurs chambres, ou près du feu, dans la cuisine, avec des journaux, des revues religieuses, et ils bavardaient gravement, imaginaient et se racontaient à tour de rôle des histoires. Emily, bien que petite et charmante, faisait souvent frissonner son minuscule auditoire, avec de terribles inventions.

*
* *

Cependant le moment était venu de penser à l'éducation des aînées, et, une école, à demi gratuite pour les filles de pasteurs, ayant été ouverte en 1823, à Cowan Briddge, on y envoya, l'année suivante, Marie et Elizabeth d'abord, puis Charlotte et Emily.

Le collège avait été fondé sur les principes de la plus stricte économie. L'endroit était malsain, le logement, un ancien moulin, humide, obscur et noir ; la nourriture insuffisante et mauvaise; par contre, une grande sévérité et un excès de travail. On ne permettait pas les visites de parents ni d'amis, la correspondance était rigoureusement censurée. Quelle ressource, quelle consolation restait-il aux pauvres petites filles ?

Elles n'étaient déjà pas très robustes et portaient en elles le germe du terrible mal maternel ; les petites Brontë ne pouvaient pas résister longtemps ; peu de mois après, Marie, la bonne petite maman, mourait ; puis dans une épidémie, Elizabeth, à son tour, fut la

victime de la tuberculose ; enfin Charlotte et Emily, elles aussi, tombèrent malades. Alors, seulement, leur père se décida à rappeler à la maison les deux petites survivantes.

*
* *

C'est maintenant que commence l'époque la plus heureuse de la vie des sœurs Brontë, particulièrement d'Emily.

Le presbytère de Haworth n'était pas beaucoup plus luxueux ni plus riant que le vieux moulin de Cowan Bridge ; mais c'était la maison, le « home » chèrement aimé. Quelques chambres modestes et nues, un jardinet avec quelques maigres touffes d'herbe, un églantier, quelques buissons de groseillers ; et le cimetière qui entourait presque l'habitation, et où les tombes étaient si serrées qu'elles laissaient difficilement pousser un peu de verdure. Au delà, pendant des milles et des milles, les bruyères.

Semblable à ce qu'elle était avant le triste intermède, la vie reprit tranquille, égale. L'étude, les travaux du ménage, puis les distractions paisibles de la lecture et de la conversation. Le révérend s'intéressait fort aux évènements politiques ; il en parlait et aimait qu'on en parle autour de lui, durant ses apparitions brèves et solennelles ; ainsi, quand elles ne jouaient pas à leur jeu favori de jouer des petites comédies composées par elles, les petites filles discutaient de Bonaparte et de Wellington, du Parti Catholique et du Ministère Libéral. Les filles seules, car Branwell, en qui commençaient à se dessiner des instincts moins recueillis et familiaux — instincts favorisés aussi par l'éducation som-

maire et l'indulgence que lui témoignaient son père et sa tante — préférait se sauver avec ses amis et passer l'après midi en polissonnant.

En janvier 1831, Charlotte se rendit à l'école d'une certaine Miss Wooler, à Roe Head, éloignée de la maison d'une vingtaine de milles, et elle y resta un an et demi, apprenant le dessin, la littérature, le français. Puis elle revint partager avec ses sœurs son propre savoir. Ce furent de beaux jours. Une amie d'école de Charlotte, Miss Ellen Nussey, reçut l'hospitalité à Haworth pendant quelques mois ; et les enfants, presque des jeunes filles maintenant, allaient faire, ensemble, de longues promenades dans la bruyère. Emily se trouvait, ici, dans son élément : la fillette sérieuse et grave changea d'un seul coup : une sorte de gaîté sauvage l'envahit, et avec ses plaisanteries, ses sorties imprévues, ses idées fantasques, elle étonnait et réjouissait ses compagnes.

*
* *

Etrange figure, cette Emily : grande, mince, un peu raide ; chez elle, dans sa meilleure robe, elle avait une allure, une démarche royale, mais dehors, sur la lande, elle devenait puérile, remuante ; leste et souple, elle appelait ses chiens en sifflant, faisait avec eux de longues courses, dans une tempête joyeuse de sauts, de cris, d'aboiements.

Elle avait une quantité de cheveux chatains, très longs, souples, mollement réunis sur la nuque par un grand peigne. Des yeux bruns, grands, doux et liquides ; un nez aquilin ; une bouche large, saillante, résolue. Elle n'était pas belle, mais plus que belle avec son

visage expressif et intense. Elle parlait peu. Elle était vêtue sans grâce, mais dans ses robes mal faites, ses mouvements avaient la grâce naturelle des créatures sauvages qu'elle aimait. Bonne marcheuse, elle passait tout son temps libre dans la bruyère, et si on l'avait laissé faire elle aurait peuplé le presbytère de troupes d'animaux, grands et petits. Parfois elle rapportait de ses explorations une petite bête blessée, un oiseau déplumé, à qui elle racontait une infinité de choses tendres. « Eh, Miss Emily — disait la domestique — on dirait que toutes vos bêtes comprennent les discours que vous leurs faites. » — « Il est certain qu'elles me comprennent, répondait Emily, simplement. Oh! j'en suis sûre! »

*
* *

Les enfants s'étaient abonnées à une bibliothèque circulante à Keighley, un village éloigné de huit bons milles de Haworth, et elles faisaient souvent de vraies marches forcées pour revenir avec un précieux trésor : des romans de Walter Scott, des poèmes de Southey, de Coleridge... A Keighly, elles achetaient aussi du papier pour écrire, et le papetier s'émerveillait de la quantité qu'elles consommaient.

Le but favori des promenades était toujours la « Cascade » dans la bruyère de Stambury : un vallon romantique où un ruisseau courait paresseusement, en murmurant, sur de grandes pierres et, merveille authentique dans un pays aussi dénudé, poussait un mélèze délicat. Charlotte, Emily, Anne et Ellen, quelques fois même Branwell, portaient leurs cahiers et griffonnaient des contes et des poésies. Charlotte et Emily dessinaient

aussi ; la première copiait les êtres et les choses avec pénétration et minutie, la seconde esquissait audacieusement des animaux bizarres, des figures irréelles, douées d'une vie mystérieuse et inquiétante.

(On retrouvera plus tard, les mêmes caractères, les mêmes différences, dans « Jane Eyre » et dans « Wuthering Heights ».)

*
* *

Emily était parfaitement heureuse à Haworth. Errer dans les bruyères avec ses chiens, vaquer aux modestes soins du ménage, lire, broder de fantaisie autour des terrifiantes légendes irlandaises que le révérend Brontë se plaisait parfois à raconter, toutes peuplées d'elfes et de fantômes, elle ne désirait pas autre chose. Mais elle devait, au contraire, penser à l'avenir, trouver le moyen de ne pas peser trop lourdement sur le maigre budget familial. Le rêve des trois sœurs, et surtout celui de l'entreprenante Charlotte, était de fonder, un jour, une école pour petites filles ; mais il leur fallait auparavant compléter leur propre culture, s'exercer à la pratique.

En juillet 1835, Emily entra comme élève dans l'école de Miss Wooler, où Charlotte devenait professeur. L'endroit n'était pas sombre et malsain comme Cowan Bridge, mais dégagé, riant, riche de champs et de bois ; les compagnes et les institutrices étaient bonnes et aimables. Emily soupirait pourtant en pensant à son Haworth escarpé et désolé, à sa petite maison éternellement battue des vents, à ses landes vastes et nues, ondoyantes comme la mer. « Ma sœur Emily — écrivit plus tard Charlotte, se rappelant le temps passé —

aimait ses bruyères. Des fleurs plus belles que les roses s'épanouissaient pour elle aux endroits les plus arides de la lande, et sa fantaisie pouvait faire un Eden d'un vallon creux sur le flanc raide d'une colline. Elle trouvait dans la plus amère solitude de nombreuses et chères délices dont la liberté n'était pas la moindre, mais certainement la plus chère. « Liberty was the breath of Emily's nostrils », la liberté était pour elle comme l'air ; sans lui, elle mourait... » En effet, à Roe Head, malgré la compagnie de ses sœurs, malgré sa ferme volonté de se vaincre et de vaincre, Emily devenait chaque jour plus triste, plus pâle, plus lasse. Effrayée, Charlotte fut obligée en octobre, trois mois après, seulement, de demander que sa sœur fût ramenée à la maison.

Ayant repris des forces, la courageuse fille répéta, l'année suivante, sa tentative en acceptant une place d'institutrice dans une école de Halifax ; mais peu de mois après, vaincue, malade de fièvre et de nostalgie elle dut, une fois de plus, chercher un refuge et la santé dans son pays bien-aimé. Et de longtemps elle ne devait plus s'en éloigner.

*

* *

Les années de 1837 à 1840 furent pour notre Emily des années de solitude. Charlotte et Anne, étaient institutrices, au loin ; Branwell aussi, d'abord surveillant dans une école, puis professeur, employé, peintre, enfin. Intelligent, mais vaniteux, paresseux, très impressionnable, persuadé qu'il était un génie méconnu, cet enfant prodigue, favori du père et de la tante, ce Branwell aux cheveux roux et au sourire séduisant, en qui les sœurs avaient mis tant d'espoirs de succès, n'arrivait qu'à

perdre son temps en sottises. Chaque échec, chaque déception le ramenaient pour quelques jours à Haworth où il gaspillait son argent, buvant à l'excès, faisant de l'esprit avec ses compagnons vulgaires à l'auberge du Taureau Noir. Chaque fois, un degré plus bas...

Les vacances de 1841 virent réunies Charlotte, Branwell, Emily et leur amie Ellen. Le père Brontë avait du, en outre, prendre un vicaire, jeune homme gai et agréable qui était parvenu à gagner la sympathie de la sèche miss Branwell, elle-même. Ce mérite exceptionnel lui valait d'être souvent invité à prendre le thé avec les jeunes filles, qui l'avaient surnommé « Le Major » à cause de son aspect hardi et vaillant ; Emily, la discrète et sauvage Emily, à la grande stupéfaction de tous, ne le fuyait pas, mais l'accueillait toujours joyeusement, les yeux rayonnants, et rivalisait avec lui dans l'improvisation de plaisanteries, dans l'invention de petits stratagèmes.

Il est certain que s'il y eut dans la vie d'Emily, toute entière dominée, selon le mot de Miss Robinson, par une « sexless purity », un lointain pressentiment d'amour, c'est dans ces jours-là qu'il faut le chercher.

*

* *

En 1842, nouveau départ de Haworth. Charlotte pensait toujours à fonder une « ladies' school » et elle avait persuadé sa tante, qui avait quelques petites économies, à faire les fonds de l'entreprise. Mais il fallait, avant tout, pour débuter avec quelque espoir de succès, se procurer un assortiment de connaissances plus nourri et plus ordonné, et surtout « that assurance and that

aplomb so necessary to a teacher » qui, selon Charlotte, ne pouvaient s'acquérir qu'à l'étranger.

C'est pourquoi par une belle matinée de février 1842, Charlotte et Emily, celle-là joyeuse et impatiente de voir et d'apprendre du nouveau, celle-ci avec dans le cœur déjà un sentiment amer de l'exil, se mirent en route pour Bruxelles, envoyées au célèbre « Pensionnat de demoiselles » de Monsieur et Madame Héger.

Un petit homme intelligent et bon, bien qu'un peu nerveux et tyrannique, ce professeur Héger ! « Homme de zèle et de conscience, — écrit Charlotte à Ellen Nussey, étalant son français nouvellement acquis — il possède à un haut degré l'éloquence du bon sens et du cœur ». Sous les habits modestes et les manières embarrassées des deux nouvelles élèves, si provinciales, il devina la présence d'intelligences peu communes ; et il se consacra, avec une passion particulière, à leur éducation.

Charlotte, souple et docile, le suivait avec joie, mais Emily non. Fermée et rebelle, elle travaillait avec ténacité, par conscience du devoir, mais avec indépendance : elle osait contredire les théories du maître, elle faisait des compositions pleines de qualités, mais elle se refusait à imiter le style de tel ou tel écrivain, si grand fût-il, soutenant que cela ne servait qu'à perdre toute personnalité et toute fraîcheur d'expression. L'irascible professeur Héger bouillait de colère, mais il ne pouvait empêcher d'admirer sa rétive élève, qu'il préférait à l'obéissante et attentive Charlotte. « Emily aurait pu devenir un grand écrivain d'histoire, écrit Mistress Gaskell, dans sa biographie de Charlotte. Sa puissance d'imagination était telle, son intuition des évènements et des personnages était si vive et si profonde, qu'elle

aurait sûrement dominé le lecteur, quelle qu'ait été son opinion première ou sa conception raisonnée de la vérité. »

Emily étudiait avec acharnement, pour ne pas trop penser, et aussi parce que sa conscience droite ne lui aurait pas permis de retourner à Haworth avant d'avoir appris ce qu'il lui fallait. « Emily travaille comme un cheval, écrivait Charlotte. Elle fait de rapides progrès en français, en allemand, en musique, en dessin. » Mais dans les heures tristes du crépuscule quand les premières ombres rendaient encore plus lugubres les vieilles cours de la rue d'Isabelle, et plus aigu, dans son cœur, le regret des chères choses lointaines, la jeune fille oubliait toute leçon, tout travail, et écrivait des poèmes d'une nostalgie désespérée : « Où veux-tu aller, ô mon cœur dolent ? — Quelles pensées, quelles images t'invitent ? — Dans quel asile, proche ou lointain, veux-tu te poser, ô mon front lourd ? — Il y a un endroit, parmi les collines nues — Où le vent d'hiver siffle, où la pluie bat. — Mais là, si la tempête affreuse te glace — il y a une flamme qui peut te réchauffer — La maison est vieille, les arbres dépouillés, — au dessus s'étend un ciel de crépuscule, sans lune — Mais qu'y a-t-il au monde d'aussi cher — d'aussi ardemment désiré, que le foyer de notre maison ? »

*

* *

Les grandes vacances elles-mêmes ne devaient pas apporter la liberté à Emily, puisque le professeur Héger proposa aux deux sœurs de rester à Bruxelles : Charlotte comme professeur d'anglais, Emily comme répétitrice de musique. Pour ne pas dépenser le peu d'argent

qu'elles avaient dans un voyage coûteux, elles passèrent loin de la maison les longs mois d'été ; et aussi le commencement de l'automne où les bruyères sont si belles, vertes et violettes, en pleine floraison.

Mais en octobre, au début de la nouvelle année scolaire, une triste nouvelle arriva de Haworth : Miss Branwell était morte. Charlotte et Emily partirent en hâte pour rejoindre leur vieux père.

Le retour d'Emily était, cette fois, définitif ; durant le peu d'années qui lui restaient à vivre, jamais plus elle ne devait abandonner « son » Haworth. Charlotte retourna pendant quelques mois à Bruxelles, Anne reprit sa place d'institutrice dans une riche famille, Branwell entra comme précepteur dans la même famille. Emily resta près de son père.

Ce furent des mois d'une solitude non malheureuse, les derniers mois sereins de son existence.

Elle se levait de très bonne heure le matin pour éviter à Tabby, la vieille servante, les travaux les plus fatigants, elle lavait, elle balayait, elle cousait, elle faisait le pain (un pain renommé dans tout le pays pour sa légèreté et sa bonté) ; entre deux travaux, elle repassait ses leçons de français et d'allemand. Ses seules évasions étaient ses fleurs et ses animaux. Le soir, quand tout était rentré dans le silence et l'ordre, dans le petit presbytère, Emily s'asseyait sur la pierre du foyer, un bras passé autour du cou puissant de Keeper, l'énorme bull-dog féroce et fidèle qui la suivait toujours comme une ombre, tenant fixés sur elle ses yeux pleins d'amour, et elle étudiait encore (l'idée de l'école n'avait pas été abandonnée), ou elle lisait ses contes favoris de Hoffmann.

*

* *

Mais les années qui suivirent furent tourmentées et pleines de malheur.

La santé du Révérend Patrick déclinait, et sa vue, toujours plus faible, faisait craindre une prochaine et complète cécité ; la vieille Tabby se cassa une jambe et devint presque totalement incapable de travailler ; Branwell, lorsqu'il paraissait à la maison, se montrait toujours plus exalté, extravagant et ivrogne. Charlotte revint de Bruxelles et on commença les préparatifs pour la fameuse « ladies' school » qui était toujours l'espoir des jeunes filles. La tante en mourant avait laissé tout son petit capital à ses nièces (Branwell, son favori d'autrefois, n'était pas même nommé dans son testament) ; c'était une petite somme, mais suffisante pour commencer. Le problème était de trouver des élèves, de recueillir des adhésions ; hélas, ce fut en vain que les demoiselles Broutë envoyèrent à plusieurs reprises, prospectus, circulaires, programmes ; en vain firent-elles valoir leur titre de « diplômées du célèbre Pensionnat Héger de Bruxelles » et fixèrent la pension à un prix dérisoire ; aucune inscription, aucune réponse favorable ou encourageante n'arriva. « D'ailleurs — écrivait Charlotte, quelques années après — même si nous étions parvenues à obtenir qu'une maman conduise sa fille à Haworth, l'aspect du pays l'aurait épouvantée, et certainement, elle aurait emmenée son enfant sur le champ. »

Il semblait que la destinée se fût acharnée contre la pauvre maison du pasteur de Haworth. Comme si la cruelle déception de l'école n'avait pas suffi, la ruine définitive de Branwell survint aussi à ce moment. Le malheureux avait conçu une passion violente pour la mère d'un de ses élèves et l'avait séduite. Le fait ayant été découvert, le précepteur avait, naturellement, été mis

à la porte en piteux équipage ; l'affaire s'arrêta là car la famille, hautement placée, craignait le scandale.

Mais, pour Branwell, toujours plus épris de la femme, aucun châtiment ne pouvait être plus dur que celui qui l'éloignait de son idole. Fou d'amour, écumant de rage, il emplissait les calmes salles du presbytère de pleurs, de blasphèmes, d'invocations amoureuses, désespérées et délirantes. Le vieux père, maintenant presque aveugle, les sœurs que jamais l'ombre d'une passion impure n'avaient effleurées, écoutaient, fatigués et silencieux, avec terreur, avec dégoût. Branwell, enfin, ne quitta plus l'auberge, jouant, absorbant des verres de gin, s'enfonçant toujours plus bas dans son abjection. Il lui restait encore une lueur d'espoir : que le mari de la dame meure bientôt et la laisse libre... Mais quand le pauvre diable mourut, en effet, et que la veuve — par oubli, remords, crainte d'abandonner sa vie riche et régulière, sa « situation » — au lieu de se précipiter pour rejoindre son amant, lui écrivit « de ne plus penser à elle, que tout devait être fini, pour toujours », Branwell s'abandonna aveuglément ; au gin s'ajouta l'opium, et son exaltation se transforma en une vraie folie. Tous s'écartaient de lui avec horreur ; Charlotte après une dernière scène violente ne lui adressa plus la parole. Anne, faible et timide, n'osait s'approcher de lui... Mais il y avait un être qui supportait sans dégoût, avec une immense pitié, le voisinage du pécheur abruti ; il y avait un être qui, la nuit, attendait, debout jusqu'au petit jour, son retour, qui, tendre et dévouée, répondait par des caresses, de douces paroles de réconfort et d'encouragement à ses blasphèmes, à ses hoquets, à ses affreuses confidences, qui aidait l'ivrogne à se coucher, bordait les couvertures, lui ordonnant, avec une persuasive énergie,

de dormir, et le laissait après lui avoir baisé le front, calme et consolé pour quelques heures : Emily.

*
* *

Ce fut à cette époque que les trois sœurs Brontë tentèrent leur première aventure littéraire. « Un jour de l'automne 1845 — raconte Charlotte — je trouvai par hasard un volume de vers manuscrit. Je reconnus l'écriture de ma sœur Emily ; mais je ne fus pas surprise, car je savais bien qu'elle écrivait des vers. Je lus, et quelque chose de plus fort que la surprise m'envahit, une conviction profonde qu'il ne s'agissait pas de simples épanchements, de poésies semblables à celles que toutes les femmes écrivent, bonnes ou mauvaises. Ces poèmes me parurent condensés et nets, vigoureux et naturels. De plus, ils avaient, à mon oreille, une musique étrange, mélancolique et sauvage. »

Emily, sauvage et obstinée, jalouse de ses sentiments, fut troublée de l'indiscrétion involontaire de Charlotte. « Il me fallut des heures pour obtenir le pardon de ma découverte, et des jours pour la convaincre que ses poèmes méritaient d'être publiés. » Finalement elle se laissa persuader de joindre ses vers à ceux de ses sœurs et de les envoyer à un éditeur. Pour que la chose restât secrète et qu'on ne sût pas que les auteurs étaient trois jeunes filles, elles décidèrent de prendre un pseudonyme : un nom de famille commun, Bell ; comme prénoms, Charlotte choisit Currer, Emily Ellis et Anne Acton, noms qui, par excès de scrupule, pouvaient appartenir aussi bien à des hommes qu'à des femmes.

Comme on pouvait le prévoir, le manuscrit fut

repoussé avec une parfaite unanimité par tous les éditeurs, et serait resté manuscrit pendant quelques années encore, si MM. Aybott et Jones, de Paternoster Row, ne s'étaient, enfin, chargés de le publier, moyennant trente guinées. Lorsque le volume eut paru, Charlotte qui était toujours la plus ambitieuse et la plus riche d'initiative, l'envoya à tous les critiques et à toutes les revues d'Angleterre, mais aucune presque ne s'en occupa. Un critique anonyme seul l'analysa brièvement dans l'Atheneum, notant que les vers d'Ellis Bell étaient de beaucoup les plus originaux du recueil et les plus noblement inspirés.

*
* *

Le résultat ne pouvait pas passer pour brillant ; mais le premier pas, en somme, était fait. Currer, Ellis et Acton Bell se remirent au travail, envahies déjà par l'espoir de gagner leur vie avec la littérature ; folle espérance, mais qui devait, cependant, peu d'années après — et justement pour la plus déçue des trois — devenir une réalité.

Chacune commença donc à écrire un roman. Le soir, après avoir mis la dernière main aux travaux de la maison, essuyé la dernière assiette, tiré la dernière aiguille, les trois sœurs, marchant bras dessus bras dessous, de long en large, dans la salle, comme quand elles étaient petites, parlaient de leurs œuvres, discutaient le développement, les caractères, le style ; puis elles s'asseyaient autour de la table dans le rayonnement lumineux et tiède de la lampe à pétrole, et elles écrivaient... Pendant quelque temps on n'entendait plus dans la salle que le grincement des plumes, le froissement des pages tournées ; et, parfois, la voix du grand vent, dehors.

Peu de mois après, les trois livres étaient terminés. Charlotte avait décrit les aspects et les incidents de sa vie à Bruxelles, dans un récit médiocre « The Professor » ; Anne avait raconté les infortunes d'une institutrice pauvre : « Agnès Grey »; Emily avait écrit : « Wuthering Heights ».

Après les péripéties habituelles, « Agnès Grey » et « Wuthering Heights » trouvèrent, mais à des conditions, certes, peu brillantes, un éditeur. « The Professor », non ; mais Charlotte travaillait déjà à cette « Jane Eyre » qui devait lui donner une célébrité si grande et si imprévue.

*

* *

A présent, la vie d'Emily touchait à sa fin. L'automne de 1848 fut à Haworth encore plus sombre et plus orageux que de coutume. Branwell, épuisé par les excès, tomba malade ; son état s'aggrava rapidement, des souffrances atroces hâtèrent sa fin. Quand il sentit la mort proche, il voulut se lever pour l'attendre debout. Avec un sursaut de noblesse qui jette un rayon de lumière sur sa misérable vie, le pécheur, l'indigne, le vaincu, voulut mourir en héros. Dressé, pâle, entouré de ses sœurs et de son père, il lutta longuement contre l'Ennemie. Puis il tomba. On trouva dans sa poche les lettres de la femme qu'il avait aimée d'un amour si désespéré.

La mort de son frère fut pour Emily, déjà usée par sa dure vie durant les derniers mois, un coup décisif. Il y avait si longtemps qu'elle s'était consacrée à Branwell, que maintenant, lui disparu, sa vie lui paraissait sans objet. L'art ? L'amère expérience lui avait enseigné que

la gloire n'était pas pour elle ; écrire pour soi seule est trop triste et trop vain. De plus, elle avait peut-être trop mis d'elle-même déjà dans son roman, pour avoir la force de recommencer l'expérience : « Wuthering Heights » est une de ces œuvres destinées à fleurir solitaires, par un mystérieux travail de fécondation qui ne peut se renouveler.

Elle devenait chaque jour plus mince et plus douloureuse ; mais toujours fière et insouciante pour elle-même, Emily ne permit pas que sa maladie apportât aux autres, à la nerveuse Charlotte, à la frêle Anne, aucune peine, aucun embarras. Elle se croyait, ou voulait se croire encore la plus forte ; tandis que la phtisie inexorable qui avait déjà tué sa mère et ses sœurs (et quelques mois après Anne, quelques années après Charlotte devaient succomber aussi), faisait en elle des progrès effrayants.

« Je suis très inquiète pour la santé de ma sœur, écrivait Charlotte à son amie. Emily a une toux et un rhume obstinés. Je crains qu'elle souffre de la poitrine, car chaque fois qu'elle fait un mouvement un peu brusque, il me semble que le souffle lui manque. Elle est maigre, pâle. Sa nature discrète nous laisse dans une grande incertitude. Il est inutile de l'interroger, elle ne répond pas ; il est inutile de lui donner des remèdes, elle ne les prend pas. »

« No poisoning, doctor, shall come near me, avait-elle déclaré en effet. Docteur, aucun poison ne m'approchera ! »

Jusqu'au dernier jour elle ne voulut pas céder d'un pouce dans cette lutte inégale. Levée avant les autres, le matin, toujours occupée aux travaux les plus pénibles, couchée la dernière. « Je suis bien, je suis bien, répétait-

elle, avec un sourire d'énergie désespérée sur ses lèvres exsangues, dans ses yeux creusés et fiévreux. — Je suis bien. Vous autres, oui, vous avez besoin de soins. » On ne pouvait pas la contredire parce que cela lui faisait encore plus mal. « Chaque jour, — rappellera Charlotte dans ses jours de solitude — chaque jour voyant avec quel courage elle affrontait la souffrance, je ne pouvais que la regarder avec une peine et un amour infinis. Je n'ai jamais assisté à quelque chose de semblable ; et, d'ailleurs, en tout Emily était différente de tous les autres. Plus forte qu'un homme, plus simple qu'un enfant ; sa nature était unique. Ce qui était terrible était que pleine d'attentions pour les autres, elle n'avait aucune pitié pour elle-même. Son esprit était inexorable comme sa chair ; de ses mains tremblantes, de ses membres épuisés, de ses yeux affaiblis elle exigeait les mêmes efforts que lorsqu'elle était bien portante. Regarder, et ne rien pouvoir faire, quelle souffrance indicible. »

Le matin du 18 décembre, Emily se leva à l'heure habituelle pour donner à manger à ses animaux ; elle s'avança avec son tablier plein d'os et de morceaux de pain, mais une toux violente la prit. Elle dut s'appuyer au mur. Ses sœurs qui l'avaient suivie à la dérobée, la soutinrent, la suppliant de se remettre au lit. Non ; elle voulut que son Keeper, et Floss, et le vieux chat, tous bons amis, reçoivent leur repas de ses mains. Pour la dernière fois.

Le matin suivant, elle était plus mal. Ses sœurs l'entendirent se plaindre, dans son sommeil. Charlotte courut chercher dans la bruyère d'hiver quelques tiges et en fit un bouquet pour Emily ; mais l'amoureuse de la lande regarda avec des yeux voilés et indifférents les simples

fleurs sur son oreiller. Elle n'était déjà presque plus de ce monde.

Elle voulut se lever, cependant, s'habiller seule. On avait allumé un bon feu dans sa chambre. Elle s'assit sur la pierre et commença à peigner ses longs cheveux chatains. Le peigne tomba de ses mains, et Emily, l'énergique, la résolue Emily, resta là, le regardant brûler lentement tandis qu'une affreuse odeur d'os carbonisé se répandait. Enfin, la domestique arriva. « Marthe, dit Emily avec amertume, mon peigne est tombé là, je suis trop faible pour me baisser et le ramasser. » Elle avait honte d'avouer, de demander.

« J'ai vu ce vieux peigne, avec un grand morceau brûlé, raconte Miss Robinson. Il m'a semblé plus émouvant que les os des onze mille vierges de Cologne ou la Sainte Face, de Lucca, noircie par le temps. Triste aveu de faiblesse humaine, contraste pitoyable, si l'on songe à cette âme sans chaînes qui resta forte et rebelle jusqu'à la fin. »

Emily finit de s'habiller, descendit en vacillant, dans le salon où Anne et Charlotte l'attendaient et elle se mit à travailler avec elles. Vers midi elle se sentit si mal qu'elle murmura : « Si vous voulez appeler un médecin, je le verrais volontiers, maintenant. »

Il était trop tard. Sa respiration était toujours plus mauvaise. Un tremblement la secouait toute. Mais elle ne voulut pas être portée dans son lit. Elle essaya de se lever, s'appuyant d'une main au sofa. Elle retomba, inanimée.

*
* *

On l'ensevelit dans l'église de Haworth, au sommet de la colline battue des vents.

Quand le convoi funèbre sortit du presbytère, Keeper, l'être qui, mieux que tous, peut-être, avait connu Emily, Keeper qui avait suivi, heure par heure, avec des yeux humains, l'agonie de celle qui lui avait donné nourriture et caresses, se plaça devant tout le monde, en tête du petit cortège, sérieux et grave, les yeux fixés sur le cercueil.

Puis, quand la tombe fut refermée, il courut jusqu'à la maison, s'accroupit sur le seuil de la chambre qui avait été la sienne, leva son museau vers le ciel, et hurla durant de longues heures, vers l'absente.

Enrico PICENI.

(Traduit de l'italien par Marcel BRION.)

Masque

Tous rient de moi ! Car j'ai un arsenal spécial !

Dans une tour quadrangulaire, coupée à ma double hauteur, il fait frais en été et en hiver règne la chaleur délicieuse d'une après-midi de mai.

Il en est de même des sources qui jaillissent tièdes et bleues à travers des fissures de marbre.

Il faut cela pour les douces âmes de toutes ces fleurs transmuées en senteurs, couleur orange ou d'un vert de gazon qui aurait livré sa gouttelette de rosée pour en faire de précieuses carafes en cristal.

Dans ces fioles spécialement incolores (ne les touchons pas), l'ennemi dort...

Des majoliques peintes par des mains orientales contiennent des crèmes qui ont la fraîcheur de marbre salivé de colimaçons bisexués. D'autres ont macéré dans des résines ocrées ; d'or, s'étiquettent l'ombilic de leur gousse !

Tout cela est empâté, gluant, visqueux... Cela bave !.. Déjà c'est ennuyeux. Dépêchons-nous de passer aux poudres de toutes les couleurs !

Ah ! c'est bien là que les étamines, les pistils, les stigmates, les anthères ont déposé les poussières de leur cœur !

Si légères, si éphémères, si fluides !

Ce n'est qu'un nuage, qu'un soupçon, dont l'épaisseur suffit pour mon masque.

Pas en fer ! Oh ! non, pas d'enfantillages ! On laisse cela aux preux ! mon masque arachnéen ! mon masque en velours de fleur ! Cent foit plus précieux !

Et le voilà accidenté par les crayons de suie congelée, de mauve fatigué, de géranium rouge vif et ardent.

Et me voilà si vivant que j'ai de quoi jouer un drame!

O masque précieux !

Je m'amuse à te confectionner ! Tu es la coupe, la mesure d'une personnalité et il n'en faut qu'une à la fois! Tandis que moi, j'ai stratifié mille personnages! Car mon âme n'est qu'un paravent chinois !

J'étais Tristan ! Werther !

Ce soir, je suis un Saint-François ! Car je vous aime, et tous vous m'aimez.

Lorsqu'on est à la foule, on n'est à personne !

Voilà tes conditions ! C'est cela, frérot ! Donne !

Non pas ton âme, Oh ! non ! Ton âme n'est à personne !... Ton masque !

O masque précieux! Tu recèles mes secrets, je t'applique à ma figure. Je t'aime, tu m'inspires, je te regarde... et je vois ce que j'étais autrefois... Et cela me fait presque rire !

Est-ce retors ? Si l'on veut :

Mais il faut se délier pour lancer en l'air une partie de son moi, l'attiffer, la draper, l'ajuster, lui donner une figure, la faire vibrer, rire et pleurer !

Inaugurer le masque ! et c'est le masque qui m'inspire !

Je te tends à la foule et ses pleurs et sa gaîté m'amusent et me font oublier tout un soir que je suis l'initié !

O masque précieux !

Tu es fantomatique. Tu prolonges sur ma face glâbre tout ce que j'ai emprunté à la vraie nature: un peu de

clair de lune sur ma figure, un peu de cri d'été sur mes lèvres déchirées,

Je suis le comédien de l'art! Car mon art est la vie! L'artiste doit seulement vous livrer toute sensation à demi,

Mais il vous faut cela pour apprendre à lire,

Bonsoir, il me resterait trop de choses à vous dire.

Bouquet

Oh, bouquet en papier : Je n'oserais te toucher ! Laisse-moi te regarder !

Tu es sublime et tes couleurs ne se fanent pas ! Et il me semble, dans les heures qui passent, m'être accroché à quelque chose qui durera : toute une soirée !

Et, si je te supplie de me laisser ton parfum, je sais bien que tu en trouveras un, pour m'embaumer.

On me dit malsain, décavé ; parce que, tout grelottant, j'aime l'idée !

Je ne suis qu'un crucifié !

A tous les coins, les mille pétales de la fleur de mon cœur s'étaient attachées ! — Le vent les a pris et je suis las...

Je recommence une vie demain ! Mais, pour ce soir, je vais tremper mes lèvres dans le fard vermillon du bouquet enchanté !

Il s'est réveillé ! Et la poudre, le masque, la pâleur, l'artifice, recouvriront de splendeur mon sacrifice !...

SEB - UN - NISSA.

Objections adressées à M. René Le Senne sur son introduction à la Philosophie

NOTE LIMINAIRE

Le soin de n'écrire qu'à coup sûr conduit à se taire ou s'accompagne d'une extrême vanité ; mais ce serait une autre vanité que d'écrire par impulsion et de croire tomber vrai. La mesure est malaisée à observer, car on ne peut rien avancer sans une audace pleine d'arbitraire à qui on demande pourtant d'avoir par derrière ses raisons, et de cette double contrainte au mouvement spirituel, dont la première est inévitable, si la deuxième s'élude, ce n'est pas quand on vaque à la dure quête de la vérité, mais seulement aux variations d'un roman ou d'un poème. J'avoue que la coutume moderne n'est pas à la raison, non qu'on n'use du raisonnement et de l'analyse, mais cet usage est tourné à nier la puissance de la raison ou à soutenir des propositions obscures et précipitamment osées, de sorte qu'apparaît en même temps et la nécessité qu'on éprouve des moyens de la raison, et combien on est loin de l'emploi qu'on en doit faire. On ne voit pas au rebours sans amusement tant d'auteurs d'Explications, de Jugements ou de Discours sur le Temps Présent, négliger avec une délicieuse vivacité cet arbitraire qui s'impose à eux au même moment que d'écrire, quand il siérait, au contraire, d'en prendre nettement conscience, et de tirer de là

envers sa propre expérience ou son propre raisonnement une réserve à expression d'ironie.

Au désordre qui naît de ces erreurs inverses, et au problème d'équilibrer la pensée dans la double exigence qu'elles ont méconnue, j'imaginais trouver dans les ouvrages des philosophes une résistance et les termes d'une solution. Et sans doute n'y ai-je pas rencontré des vices trop semblables, mais cent et un tours de passe-passe qui visent à masquer l'inévitable arbitraire, et la passion des notions, des systèmes ou des discussions d'école plutôt que le souci de savoir conduire sa raison ; en sorte que la mode a pu sans mal ressusciter toute une autre scolastique dont le mérite est du moins d'étayer une religion qui n'en devrait avoir cure. Seuls, des Américains ont exposé et voire même pratiqué une doctrine pleine d'assurance et de virilité, qui se colle admirablement au désir de vivre avec loyauté et bonne humeur sans oublier de réussir, et qui s'étire entre deux noms pour soutenir comme Pragmatisme la valeur spirituelle des affaires et des aventures, et proclamer comme Humanisme la volonté d'être humain, totalement ; son moindre tort est de prendre la raison pour une autre et de se priver ainsi d'une solide armature mentale comme de la part humaine la meilleure et la plus sûre.

Devant une situation si noire, et d'autant qu'on tient souvent la philosophie pour une extravagante inutilité, il semble nécessaire de dissiper tant de malentendus et d'accorder l'amour de penser vrai à l'amour de vivre. C'est sans doute d'avoir éprouvé pareille nécessité que mon maître René Le Senne a tiré une Introduction à la Philosophie.

OBJECTIONS

Je vois dans votre Introduction deux démarches indépendantes, si ce n'est que la seconde tente de légitimer les conclusions de la première : dans une première partie, vous vous placez à l'intérieur de l'histoire de la Philosophie, et vous proposez d'établir que logiquement et dans

son développement temporel, la pensée aboutit à l'Idéalisme Absolu. Dans son développement temporel, puisque vous vous êtes placé dans le courant historique, logiquement, puisqu'à chaque pas vous vous efforcez de montrer que le courant historique a suivi une voie nécessaire en elle-même, et prise hors du temps. Vous aboutissez ainsi à l'exposé de la doctrine hamelinienne. Puis, brusquement, vous avouez l'insuffisance de cette doctrine, son caractère de jeu abstrait, et prenant la vie humaine dans son ensemble, vous montrez comment elle s'accommode en fait de l'Idéalisme, comment celui-ci se justifie par ses avantages, en un mot, vous légitimez vos conclusions intellectuelles par les raisons du pragmatisme. Vous voyez ma pensée. Vous avez toujours été un pragmatiste préoccupé avant tout de la richesse de la vie, de sa complexité, de la réussite de la moralité, et vous avez même du pragmatisme sa conception de la vérité. Seulement, vous avez en même temps un besoin d'unir, de systématiser. Sans doute est vraie toute théorie qui réussit, mais pour votre propre réussite vous avez besoin d'une théorie intellectualiste comme l'Idéalisme (Bergson vous avait leurré un moment), vous vous persuadez que l'Idéalisme réussit le mieux, réussit seul, et comme cause finale du développement temporel de la pensée, et comme coordination de la vie concrète : alors votre pragmatisme exige que vous fondiez l'Idéalisme comme vérité vérifiée — et c'est ce que vous avez fait.

Je vous opposerai maintenant quelques objections, d'abord en ce qui concerne vos interprétations historiques, puis sur la construction intime de l'Idéalisme, enfin sur votre pragmatisme et la solution contradictoire avec elle-même qu'il vous impose.

Descartes vous gêne, vous avez besoin de lui et qu'il soit orienté vers Kant. Un Descartes pris en lui-même ou orienté vers Spinoza (ce qui ne revient pas au même) et le développement dans le temps de la pensée laisse donc d'autres voies que l'Idéalisme, et, qui sait, l'étude de ces voies entraînerait une construction logique opposée ?

Aussi vous appropriez-vous Descartes, notamment en deux de vos phrases.

P. 10 « la pensée peut douter que rien lui corresponde en dehors d'elle, mais elle se suffit à elle-même ».

P. 27 « c'était reprendre directement la tradition du Cogito cartésien d'après laquelle il ne peut y avoir d'existence pour la pensée que la pensée ».

Je pense donner un jour une étude précisément sur le doute méthodique et le cogito ; je ne veux pas développer maintenant mon interprétation propre ; en voici seulement le sens : « La pensée peut feindre de douter que rien lui corresponde de réel, mais elle ne peut aller jusqu'à nier sa propre existence, et du coup établit la réalité de tout ce dont elle nous apprend l'existence d'une manière aussi claire et évidente » ; ou bien le « cogito, par l'évidence de l'existence de la pensée pour elle-même, fonde et la méthode de l'évidence, et la réalité à laquelle vont s'accrocher toutes les autres, mises en doute sur le plan logique et non pas pour la critique de la connaissance. » Vous voyez la divergence de nos interprétations et son importance: pour moi le doute méthodique et le cogito, s'ils montrent à la rigueur comment on pourrait être conduit à l'Idéalisme, ont pour rôle, au contraire, de fonder un réalisme opposé. D'où je tire contre vous, qu'ainsi atteinte au cœur de son développement, votre déduction historique de l'Idéalisme perd beaucoup de sa valeur. Et du même coup votre déduction logique externe, car au lieu de critiquer Descartes tel qu'il est et de montrer si possible son erreur, vous l'avez tendancieusement placé dans votre ligne pour ne pas risquer d'ébranler votre logique par la discussion de la contradiction extrême qu'il lui apporte. Je touche là au danger d'une Introduction si nécessaire mais qui nécessairement aussi déforme les systèmes qu'elle expose selon un terme déjà choisi.

Descartes, vous aviez le désir de vous l'approprier. Spinoza, vous le négligez, et j'y vois une double raison: l'Ethique se pose d'une manière arbitraire, mais très assurée par cet arbitraire même, qui n'est que l'accepta-

tion de la réalité; aussi contre elle, l'Idéalisme n'a pas de prise ; et de plus tout pragmatisme apparaît comme un optimisme secondaire et dangereux par son oubli de la servitude humaine et l'éparpillement de la joie. Mais j'en reviens à la seconde partie de mes objections, qui porte sur la construction même de l'Idéalisme.

D'abord ce qui touche la théorie de la connaissance. Je vous accorde que nous ne connaissons que selon notre manière de connaitre; vous en concluez que seule notre connaissance et ses modes existent: il me semble que vous devriez simplement en tirer: que notre emprisonnement dans notre manière de connaitre empêche que ce que nous connaissons par elle nous puissions le dénier à une réalité en soi avec plus de raison que le lui accorder. Je ne veux pas dire que personnellement je m'en tienne à cette conclusion, car il me semble que la connaissance se donne à nous non pas comme connaissance simplement, mais comme connaissance de quelque chose, et que c'est par une abstraction par quoi tout est faussé qu'on envisage la connaissance comme ne donnant pas l'expérience, irréductible à elle-même, de ce qu'elle connait. D'un autre biais, je pense que la connaissance de notre mode de connaître comme tel, nécessite notre propre extériorité à ce mode, aussi bien que le fait la position d'un en soi, et que nous ne pouvons donc, par une critique de la connaissance, mieux fonder notre connaissance même comme seule réalité que la réalité en soi de l'objet de notre connaissance.

Enfin, à cet axiome central, par lequel vous passez de l'Idéalisme critique à l'Idéalisme absolu, « qu'un être absolument inconnaissable est une notion sans contenu » je répondrai qu'il se peut précisément que la réalité absolue du réel soit absolument inconnaissable: cette inconnaissabilité même est objet de pensée et réalité à connaître.

Mais ce n'est pas encore là le cœur du problème. P. 164, vous écrivez: « Voici un chien: il est en un sens pour moi qui le vois, mais s'il n'était que de cette façon il ne serait pas, car ce que j'appelerais chien ne serait qu'un déroulement d'images dans mon esprit; s'il existe

au plein sens du mot, c'est qu'il est conscient de lui-même; en effet, pour moi ce chien n'est qu'un corps, c'est-à-dire un ensemble de sensations; mais pour lui il doit être une conscience comme j'en suis une pour moi-même. » Et je comprends bien que si vous vous refusiez à cette vue, vous n'auriez qu'un subjectivisme hallucinatoire que vous repoussez. Mais c'est reconnaître une extériorité indépendante de la conscience ou de la connaissance que j'en ai. Cela sape l'idéalisme. Et il me semble impossible de se rattraper en soutenant que cette extériorité est elle-même une conscience: dès que le jeu de la diversité des consciences leur confère une existence indépendante certaine, cela fonde une objectivité en face des représentations.

Mais je vais plus loin: qu'est-ce que c'est que cette conscience qu'on pose comme la seule réalité possible? Une conscience abstraite, indéterminée? je ne comprends pas. Une conscience individuelle? Alors reparait le dilemme, ou subjectivisme, ou diversité des consciences et objectivité extérieure. Mais surtout l'apparition, dans cette conscience, d'un sujet et d'un objet ne se comprend plus. D'où viendrait cette différenciation? Quelle serait la réalité d'un cadre-conscience où se développeraient sans qu'on sût pourquoi une conscience de soi, et une conscience d'un objet?

C'est que l'expérience est tout autre, et que l'idéalisme néglige son témoignage invincible: la conscience, c'est conscience de soi sans doute et de connaître, mais aussi et au même moment conscience d'une extériorité résistante. Voilà l'expérience irréductible qu'aucune dialectique ne devrait oublier ou nier. Et je ne puis pas céder là-dessus.

Il est vrai que je suis fort tenté de céder; c'est votre pragmatisme qui m'entraine presque. Vous dites: « Si l'idéalisme est capable d'assurer à n'importe quelle conscience, pour peu qu'elle ait le soin d'en spécifier les principes suivant sa nature psychologique, une vie indéfiniment plus puissante et plus harmonieuse, il est vérifié » (P. 184), et j'ai envie de vous suivre. Mais vous n'arrivez pas à me convaincre de cette apti-

tude de l'Idéalisme. La vie, telle que vous me la faites saisir à travers ces admirables pages qui sont la dernière partie de votre introduction, m'apparait harmonieuse, puissante, mais je n'aperçois pas le lien que vous établissez entre votre conception de la vie et l'Idéalisme absolu. Cette action de la moralité même, que vous prétendez possible seulement s'il n'y a pas de résistance extérieure, mais elle me semble d'autant plus nécessaire, je ne la crois possible que s'il y a précisément une passivité à vaincre. Vous savez bien que votre vue de la vie est toute proche de l'Ethique de Spinoza, que cette immortalité, cette liberté, cette moralité qui se font elles-mêmes, dans la joie, jalonnent la route de qui s'arrache à la servitude humaine pour la retourner en vraie liberté. Ce n'est donc pas l'Idéalisme absolu que vous vérifiez, mais votre propre puissance et votre propre harmonie de la vie; et nous pouvons vous suivre, tout en niant l'Idéalisme que vous soutenez.

Mais il y a encore une objection et qui vise la contradiction intime de votre position: si l'Idéalisme absolu est vrai, il doit porter sa vérité en lui-même, et ne peut pas se légitimer en quelque sorte de l'extérieur, pour des raisons qui se rattachent à une conception qui dominerait l'Idéalisme, et le mettrait à sa place. Et si vous reconnaissez adopter cette conception, vous ne pourrez à aucun moment assurer que l'Idéalisme est la seule théorie, la seule vue de la pensée qui puisse fonder une vie harmonieuse et puissante: ce n'est plus qu'une expérience individuelle et peut-être provisoire.

Je sais que pratiquement le problème pourrait se poser ainsi: expérience individuelle, soit, mais le sujet de cette expérience peut valoir qu'on se modèle sur lui. Vous devinez ma réponse, si vraiment tout le problème est là, je suis avec vous idéaliste absolu. Mais je crois qu'une réalité arbitraire s'impose à nous, avec cette conscience d'extériorité résistante, avec ce chaos du concret et que cette réalité arbitraire ne disparaît pas, quelque possibilité qu'on ait un jour de tourner cette servitude en liberté.

NOTE TERMINALE

Plutôt qu'une critique d'un ton trop personnel et peut-être même assuré, il convenait de noter, et le double souci qu'a eu René Le Senne d'organiser le pragmatisme dans la solide armature mentale qui lui manquait et d'insérer dans la vie une philosophie ardue à l'extrême, et son désir d'amener les esprits les moins avertis aux voies de la sagesse. De ce qui semble évidemment un insuccès, on ne peut accuser ni le système de l'Idéalisme absolu ni une impuissance notoire de l'adapter au pragmatisme; non que cette accusation soit dénuée de raison, mais l'auteur n'avait entendu donner qu'une introduction et ni de son côté ni du mien ne se peuvent sortir toutes les pièces du procès. Il en ressort probablement qu'il importait à une introduction, plutôt que de montrer comment la pensée se conduit à l'idéalisme absolu, de découvrir pourquoi la raison s'emploie sans tort à résoudre tant de problèmes et de quelle manière elle se doit employer. Mais ce sont d'autres travaux, et qui flattent singulièrement un naturel porté à la discussion et une invincible paresse à construire autour de la vie un système de connaissances en ciment armé.

MAURICE DAVID.

Chroniques

LIVRES

POESIE

VERGERS SUIVI DES QUATRAINS VALAISANS, par *Rainer Maria Rilke* (N. R. F.).

Rilke est autrichien. Son œuvre en prose est écrite en allemand. Au contraire les poèmes que la N. R. F. vient de réunir ont été composés directement en français ; ils doivent donc être mis très à part dans la production de cet écrivain sur lequel une sorte de mode vient de se porter brusquement, favorisée par une traduction de Betz et par la reconnaissance que lui vouent, entre plusieurs autres, particulièrement Valéry et Jaloux.

Il ne semble malheureusement pas possible d'assigner honnêtement à sa poésie la place que ces derniers lui désirent, entraînés par un grand amour de son œuvre en prose.

L'ineffable et l'invisible qui se pressent timidement aux fentes trop closes de ces poèmes étroits ne les font pas craquer. Il nous est dit qu'il est une grandeur et il ne nous en est révélé ni l'éclat ni le mystère. Il nous est confié qu'il est des heures où chantent les anges, mais pas un moment de leur chant n'a été capturé vif.

Les échanges les plus mouvementés se figent dans un abandon blond de tilleul et de mollesse. Une grande douceur circule un peu stagnante comme l'eau des vergers. Le regard s'y noie et en oublie les cimes dures et pures où quelques exilés amers entretiennent toujours un feu qui ne périra pas malgré la sottise et les renoncements.

Rilke se demande vers quels soleils gravitent tant de désirs pesants, mais il n'en ramène pas dans ses filets le butin magique. Tel poème effleure, tel autre charme, aucune ne déchire, aucun ne pèse au cœur au moins ce que lui pèse l'ombre d'une ombre

entrevue et déjà fuyante. Dans la lutte du poète contre Dieu, Rilke est le vaincu : il renonce à demander davantage aux bouches d'ombre et de feu. Il se conforme à la cage où il vit ;

Une saveur de vocabulaire et de syntaxe assez neuve aiguise, ici et là, le goût ; elle est malheureusement davantage dûe à une certaine gaucherie dans l'usage de notre langue qu'à un renouvellement de sa texture.

Enfin Rainer Maria Rilke tombe bien souvent dans l'insignifiance :

« *Le clocher chante :*

O cieux qu'une tour profane,
je me chauffe pour mûrir mon carillon.
Qu'il soit doux, qu'il soit bon
aux Valaisannes.

Chaque Dimanche, ton par ton,
je leur jette ma manne ;
qu'il soit bon, mon carillon,
aux Valaisannes.

Qu'il soit doux, qu'il soit bon ;
samedi soir dans les channes
tombe en gouttes mon carillon
aux Valaisans des Valaisannes. »

ou dans le prosaïsme :

« *Combien le pape au fond de son faste,*
sans être moins vénérable
par la sainte loi du contraste
doit attirer le diable.

Peut-être qu'on compte trop peu
avec ce mouvant équlibre ;
il y a des courants dans le Tibre,
tout jeu veut son contre-jeu.

Je me rappelle Rodin
qui me dit un jour d'un air mâle
(nous prenions, à Chartres, le train)
que, trop pure, la cathédrale
provoque un vent de dédain. »

André GAILLARD.

ROMAN

MÉMOIRES ÉCRITS DANS UN SOUTERRAIN, par *Dostoïevski* ; traduction par H. Mongault et Marc Laval (Bossard).

La diversité intérieure est pour un écrivain la plus grande des richesses s'il est fort, sa pire ennemie s'il ne l'est pas. Ce qu'il y a de miraculeux dans le génie de Dostoïevski, c'est que l'invraisemblable complexité de son tempérament, loin d'embarrasser son pouvoir créateur, le stimule au contraire, l'accompagne, le nourrit, et cela sans rien perdre de sa splendide et douloureuse richesse, les créatures qu'elle engendra lui procurant en échange et au fur et à mesure qu'elles se développent une recrudescence de tourment. Une nervosité maladive, une sensualité et un mysticisme aigus, l'alcool, la misère, tous les éléments qui, réunis, conduisent un écrivain faible à n'écrire que des pattes de mouche, chez lui se coordonnent selon des lois qui nous dépassent, mais toujours pour aboutir à des réalisations tangibles. On a l'impression qu'il éprouvait le besoin de créer des personnages pour se cramponner à eux, pour qu'ils l'empêchent de se noyer en lui-même ; qu'ils étaient par conséquent sa raison d'être, ou, plus exactement, de ne pas mourir. Et pourtant, cette diversité intérieure dont il les tirait n'était pas autre chose qu'une image réduite du monde, et c'est par là qu'il nous touche. Pour ne parler que de ce duel pathétique entre l'amour-propre et l'humilité qui est une des clés de voûte de son œuvre, faut-il voir là un des drames principaux du cœur humain, ou une particularité du tempérament slave, ou, plus simplement encore, un penchant personnel ? Probablement un peu de tout cela. Que Dostoïevski ait éprouvé ce double sentiment, cela n'est pas douteux : sa confession dans le cabinet de Tourgueneff est significative à cet égard. Qu'il soit fréquent chez le peuple russe, qu'il l'ait même été dans les classes élevées avant la révolution, il suffit d'observer quelques émigrants, princes autrefois aujourd'hui laquais, la souplesse étrange avec laquelle ils s'adaptent à ces métamorphoses, pour s'en rendre compte. Mais est-ce à dire que nous autres Occidentaux nous en soyons préservés ? L'étonnante rencontre de la pensée de Dostoïevski sur ce point avec le « s'offrir par les humiliations aux inspirations » de Pascal, me porte à en douter. Sans doute il faut tenir compte

de l'inflexion que l'usage chrétien de la confession a fait subir à la sensibilité générale, et qui, chez le Slave malléable, a dû être particulièrement forte ; mais c'est que, précisément, le Christianisme a mis le doigt sur les points les plus sensibles, et les plus secrets, du cœur humain ; il n'a pu qu'activer par conséquent ce qui couvait déjà. Il semble donc bien que, par son insistance à appuyer sur les sentiments obscurs qui dépendent de la honte, Dostoïevski n'ait pas seulement mis à nu ses propres secrets, mais un côté soigneusement caché de la conscience humaine, partant l'un des plus riches en complexes. Or, c'est de cette matière trouble qu'il a su tirer les plus vivantes réalisations.

Ce don d'*exprimer le plus complexe par le plus concret*, c'est peut-être dans les œuvres courtes de Dostoïevski qu'on peut le mieux l'apercevoir, car il y règne une atmosphère intime que, dans les grands romans, l'orchestration de l'ensemble étouffe souvent. Je n'oublierai jamais l'apparition du Pavel Pavlovitch de l'*Eternel Mari* — cette nouvelle où l'on voit la jalousie affecter des formes si inattendues — dressant en guise de cornes ses deux index de chaque côté de son crâne chauve « avec une sorte d'impudence triomphante ». Mais les *Mémoires écrits dans un souterrain* (dont les éditions Bossard viennent de publier une excellente traduction) me paraissent, bien que d'une forme beaucoup moins parfaite, plus révélateurs encore. C'est une courte autobiographie, partielle d'ailleurs et tout à fait discontinue. Dostoïevski prête sa plume à un lamentable hyperconscient qui lui ressemblerait singulièrement s'il avait su, comme lui, trouver, au milieu de cette foule d'impulsions contraires qui s'agite dans sa conscience, la matière d'une œuvre. Au lieu de cela, persuadé que cette complexité qui l'étouffe est une excuse, et qu'une certaine courte-vue, dont il est démuni, est indispensable à l'homme d'action, avec une affreuse complaisance, une intelligence de soi-même qui tout ensemble l'enchante et le torture, se lançant tour à tour des louanges et des crachats, bassement, vainement, lucidement, il se roule dans sa propre complication. Seul en face de lui-même il garde une certaine beauté ; face à d'autres personnes il est ignoble. Bafoué par ses amis, tantôt il se dresse sur ses ergots et tantôt se précipite au devant des soufflets. Ayant rendu visite à une femme de mauvais lieu, il s'humilie devant elle et l'instant d'après plastronne ; a l'idée

de lui tendre une perche, et, le lendemain, honteux de cette bonne *action*, abandonne la malheureuse pour la faire tomber plus bas... On voit ce qu'un tel sujet avait de presque intraitable. Et en effet, de combien d'œuvres volontairement informes, avortées, cette *hyperconscience* mise à nu par Dostoïevski d'une manière véritablement prophétique (1), n'a-t-elle pas été ces dernières années l'aliment ! Mais cet écrivain extraordinaire a réussi le tour de force d'exprimer d'une manière vivante le contraire même de la vie. Or, ce n'est pas surtout dans la partie romancée du livre, si saisissante soit-elle, que cette réussite me semble révélatrice, mais dans la confession proprement dite qui précède. Cet homme qui se parle à lui-même à voix haute est vraiment seul, mais si emportée, éloquente, agressive est sa plainte, qu'en vérité on a l'impression, avec lui, qu'un auditoire l'entoure et qu'on en fait partie. Les passages idéologiques ne sont pas ceux que je préfère dans les grands romans de Dostoïevski ; souvent ils m'ont paru (comme les prédications, d'ailleurs splendides par elles-mêmes, du Starets Zossime dans les Karamazoff) entraver quelque peu le cours du récit. Mais les pages dans lesquelles ce raté, tout en pérorant, s'élève de la constatation de son impuissance jusqu'à l'apologie du caprice, où il voit, mieux que dans les systèmes établis d'après une balance des avantages matériels, la seule garantie de la personnalité, ces chapitres ont une telle force, un tel mouvement, que les idées y sont vivantes comme des personnes. Et l'on y trouve aussi cet humour si particulier de Dostoïevski, qui souvent échappe au lecteur français, et qui est pourtant le plus violent, le plus sarcastique, le plus strident qu'on puisse imaginer.

Gabriel D'AUBARÈDE.

MON CORPS ET MOI, par *René Crevel* (Kra).

Voici un livre (dont l'auteur fait évidemment partie de cette postérité de Dostoïevski à laquelle je faisais tout à l'heure allusion) où l'on retrouve, poussée à l'extrême et de quelques images nocturnes enrichie, cette hyperconscience hostile à l'ac-

---

(1) « C'est l'un des représentants d'*une génération qui s'en va* », écrivait-il pourtant, parlant de son héros, dans un court avant-propos... Aurions-nous donc reculé ?

tion, à la saine association du corps et de l'esprit, au bonheur, au plaisir même. Seulement, dédaigneux du concept artistique et ne s'en cachant point, M. Crevel, à s'exprimer d'une manière concrète ou dramatique (à quoi d'ailleurs il réussit malgré lui par endroits), préfère s'égarer en lui-même et égarer son lecteur avec lui. Et en cela il est logique (c'est l'art qui ne l'est guère ; n'est-ce pas, au fond, pour ce grain d'inconséquence que je le défends ?) mais ne met-il pas à perdre le fil de ses pensées une certaine bonne volonté ? On a l'impression que son imagination, qui est cocasse et jolie, sa sensibilité, plus tendre qu'il ne croit, son intelligence, son talent enfin, lui tendent à tout moment la perche, et qu'il la refuse. Il y a là-dessous une obstination qui agacera beaucoup de lecteurs. J'avoue qu'elle me touche. Car enfin, s'enfermer dans une chambre d'hôtel au milieu des glaciers pour méditer sur soi-même, et savoir que la mémoire est pourtant l'ennemie ; prendre la plume et s'interdire toute transposition, comme si le passage des pensées du cerveau au papier n'en était pas une déjà ; je sais trop que c'est là, pour un écrivain, s'enfermer de gaîté de cœur (?) dans le cercle vicieux par excellence ; et, devinant celui-ci trop intelligent pour l'ignorer, je demeure interdit devant un entêtement dont le secret m'échappe, qu'on ne veut pas m'expliquer.

Gabriel D'AUBARÈDE.

LES HAINES FAMILIALES, par le *Docteur Gilbert Robin* (N. R. F.).

Le romancier et le docteur, le psychologue et le psychanalyste collaborent heureusement chez Robin. Les fruits en sont soit des romans comme « La Femme et la Lune » ou des nouvelles comme « Complexe », soit des essais et des observations de psychiatrie comme « Les Rêveurs éveillés » ou « Les Haines Familiales ».

Les premiers sont exemples et illustration aux théories des derniers.

On retrouve d'ailleurs dans « les Haines Familiales », dénudé de toute littérature et réduit à une stricte observation médicale, le thème même de « Complexe »; on y trouve également, tout prêts à être développés, une quinzaine — peut-être plus — de sujets de roman. Ce qui montre la richesse de matière de ces

observations, richesse qui n'exclut pas de rigoureux scrupules d'analyse et toute une volonté consciencieuse et entêtée de recherche de la vérité la plus difficilement discernable, la plus enfouie, la plus fardée, la plus refoulée au plus secret des êtres.

Gilbert Robin s'avance avec un grand courage et une grande confiance sur les routes qui mènent à la connaissance de ces mondes internes douloureux et tressaillants, en d'autres temps le secret des anges. Il étudie la naissance et le développement, les raisons avouables et inavouables de ces haines qui dressent le frère contre la sœur, les enfants contre les parents, un membre d'une famille contre les autres. Il les explique à l'aide des désirs refoulés et il recherche l'origine et la nature de ces désirs. On voit déjà, par là, combien les travaux antérieurs de Frend, mal compris et systématiquement dénigrés par plusieurs, sont en réalité féconds. Robin ne se contente d'ailleurs pas d'une étude du mal : il rêve d'une thérapeutique de la haine.

Cette recherche est la part la plus humaine, la plus émouvante de son œuvre, celle aussi qui lui donnera les joies les plus absolues.

André GAILLARD.

LEC COMÉDIENS TRAGIQUES, par *Georges Meredith.* Traduit de l'anglais par Philippe NEEL (N. R. F.)

La belle, la merveilleuse aventure que celle d'Alvan et de Clotilde. Les beaux héros, et comme l'on regrette qu'une fin heureuse ne leur donne pas ce à quoi ils avaient droit : le bonheur.

A la réflexion seul Alvan dont l'âme fut grande pouvait y prétendre. Mais Clotilde... ne succomba que devant un ensemble de faits assez rudes pour expliquer sa faiblesse obstinée.

Lui, le Juif intelligent, sensible, appelé à dominer, se voit repoussé par sa famille à elle — cette famille des de Rüdiger, vieille petite noblesse germaine pour qui le Juif est encore l'être maudit du XIIIe siècle.

Alvan lutte en beau joueur, en trop beau joueur, plus noble que toute la noblesse qui s'oppose à sa joie.

Il ne se résoud pas à enlever Clotilde. Mais elle, reprise par sa famille, cloîtrée, humiliée chaque jour, succombe peu à peu, se détache.

Alvan mourra sous l'épée du premier soupirant de Clotilde. Marko... le doux Marko. Et ce combat de David terrassant Goliath éclaire d'un jour atroce la sensibilité d'Alvan.

Je résume mal ce livre. Il vous prend, vous emporte impérieusement. Chacun de ses dialogues d'un romantisme contenu vous pousse en avant. Tout est là composé, net, déchirant.

C'est là un livre qu'on est tenté d'appeler un chef-d'œuvre pour tout ce qu'il apporte de sensible et d'irrévocable dans le cœur d'une douloureuse et magnifique aventure.

Philippe Neel a traduit remarquablement ces pages aux vibrations rapides. Mais il faut le lire, on parle mal d'une femme aimée, et plus mal d'un livre qu'on ne se lasse pas de relire. Chaque année on rejette de nombreux livres mais on gardera *Les Comédiens Tragiques*.

Pierre HUMBOURG.

LITTERATURE

LES CAHIERS DE MALTE LAURIDS BRIGGE, par *Rainer Maria Rilke* (chez Emile-Paul). Traduction de Maurice BETZ.

L'inconscient dont les hommes de ce temps sont particulièrement tourmentés, apparaît dans la littérature dite surréaliste comme une substance brute, tout à coup arrachée à l'ombre, et elle terrifie ou bouleverse par sa monstruosité. Le poète Rainer Maria Rilke, au lieu de reproduire la substance telle qu'elle, de nous la jeter au visage, semble la retenir en lui pour une mystérieuse préparation, une seconde fois se l'intégrer, pour nous livrer l'inconscient non plus comme un objet épouvantable ou très étrange, mais tel un souvenir.

Dans ses Cahiers, Malte se lie à nous par des liens qu'aucun nom ne désigne et nous tire du monde qui est le nôtre, pour nous élever dans un autre monde qui est le sien. La qualité de cette élévation va dépendre de la qualité d'âme de celui qui nous la fait accomplir.

On voit là le danger de tels ouvrages, et combien ils se prêtent peu à l'éloge ou au blâme. Il ne s'agit pas de savoir si ce livre est bien fait, conforme au goût du public, agréable à mon goût. On ne juge pas l'auteur sur son œuvre seulement ; on le juge sur la partie la plus indispensable de sa physionomie humaine.

Malte Laurids Brigge est un prête-nom, dira-t-on. L'auteur peut imaginer les réactions de son héros, se créer une seconde âme, et provisoire.

Cela pourrait être vrai s'il se passait quelque chose dans ces Cahiers. Or, il ne se passe rien. L'auteur est à Paris. Il veut écrire un livre. Mais se soucie-t-il de drame, de roman, de poésie ? Il s'agit d'autre chose que de gloire et de profits ! Il s'agit de sa vocation d'écrivain, dans lui, comme un ordre.

L'enfant dit : « Je veux être un poète ». Il prend feuille blanche et crayons ; il écrit son poème. Cela me semble unique dans la littérature. D'habitude, ces sortes de journal ont un but secret ; c'est une manière commode de jouer les difficultés d'un récit, de ne pas lasser le lecteur par des épisodes inutiles.

Ici, rien de pareil. Qu'importe à Malte que ces récits soient intéressants ou non, littéraires ou non, plaisants ou non. Il ne fait pas un livre, il ne cherche pas le succès. Il obéit à l'ordre qui l'oblige à être un écrivain. Imagine-t-on rien de plus pathétique, de moins conventionnel ?

Le recueil de ces histoires va donc être très pénible à lire, ennuyeux. Assurément ces histoires sont pénibles et ennuyeuses. Elles sont très belles. Je ne saurais qualifier la sorte de beauté qu'elles suggèrent en nous. Quelque chose comme une grande douceur envahit d'abord notre corps. Et puis on marche sur un tapis de plus en plus profond. Il se produit des miracles tout naturellement. Le rêve se prolonge dans le sommeil, sous votre climat.

Les gestes que Malte décrit n'ont pourtant rien d'extraordinaire : un monsieur dans une chambre, un hôpital à l'heure de la visite, les repas familiaux, les jeux de l'enfance... Mais Malte n'a pas transcrit les gestes que je viens de dire pour nous faire comprendre ces gestes ; il se préoccupe de nous montrer son âme comme un miroir dans lequel se reflètent ces gestes. Et ce n'est pas le miroir que l'on promène à la surface de la terre, c'est la terre qui vient devant ce miroir et tourne devant lui jusqu'à la fin de tout, c'est-à-dire la mort de cette âme.

Désormais il n'y a ni gaieté, ni tristesse pour celle-ci. Il n'est plus temps pour souffrir ou jouir. Demain, peut-être, va-t-on mourir ! Et il faut écrire la gaieté et la tristesse, la souffrance et la jouissance. C'est une fatalité.

Malte pourra descendre au milieu des hommes ; ils ne le

connaîtront pas et Malte aura mal dans son corps. Sait-on même s'il aura de quoi manger ?

Voici son drame : il a besoin du silence ; il est lui-même dans son passé, et les éléments de la vie ne prennent de valeur qu'après qu'il les a mangés avec son sang, une seconde fois, dans son cerveau.

A quel romantisme nous voilà amenés. Romantisme si absolu que l'on se prend à rougir au milieu des machines que chaque contemporain conduit. Malte, sait-il que les machines existent ? Malte, a-t-il jamais conduit une machine ? Et pourtant, Malte a un air commun avec vous. S'il marche dans la rue, on ne se retournas pas. Il ne porte aucune vêture extravagante ; il se tient comme un pauvre bougre d'homme.

Je ne crois pas que Malte soit riche. Mais sa pauvreté, non plus, ne m'effraie. D'ailleurs, a-t-il besoin de la moindre pitié ? Il se moque bien de mon amour ; il n'en veut à aucun prix. Il a autre chose, enfin, à faire que de passer au guichet des banques et de toucher des droits d'auteur. Il est écrivain.

Mon Dieu ! cela n'est pas très reluisant et peut-être va-t-il se tuer, à la longue. Pas avant d'avoir trempé sa plume dans ses artères et d'avoir écrit avec son sang une chose sacrée. — Ça ne vaut pas grand chose, dites-vous. Savons-nous s'il désire que cela vaille quelque chose.

Aux portes des Allemagnes, au temps jadis, une forêt où se cachent les Niebelungen... Avec ce veston, ces pantalons, ce chapeau mou que vous connaissez, et un col, une cravate, on a beau se masquer, celui qui arrache vos défroques, vous amène terriblement nu aux portes des Allemagnes, dans une forêt où se cachent les Niebelungen...

Je veux tellement que les Français aiment ce livre (1).

Georges BOURGUET.

---

(1) La première édition allemande *Des Cahiers* date de 1910 si je ne me trompe. Nous avons donc une grande reconnaissance à M. Maurice Betz d'avoir enfin traduit l'œvre du grand lyrique d'expression allemande. Sa traduction donne parfois la sensation du texte original. Je voudrais qu'il comprît par cette simple note l'admiration que m'a fait éprouver son beau travail.

LE ROMAN D'UNE VOCATION : MARCEL PROUST, par *Auguste Laget* (Les Cahiers du Sud).

Autour de Proust on discutera encore longtemps. Là où M. Benjamin Crémieux voit une composition en rosace — M. Laget affirme une composition linéaire, un paysage peint sur une ligne de chemin de fer, sans aiguillage, ni rotonde. Mais écoutons l'auteur. « *Proust s'est placé lui-même au centre de son œuvre et jamais il n'abandonne la scène. Si l'auteur dit constamment « je » il ne faut point y voir un simple artifice d'exposition. Proust n'est pas là comme un observateur impartial et serein :* IL NOUS RACONTE L'HISTOIRE DE SA VIE INTELLECTUELLE. » Telle semble être la « découverte » essentielle de M. Laget, il montrera aussi que Proust est un Swann réalisé. Ceux qui étudieront Proust seront obligés d'en référer à ce petit livre, trop court, trop comprimé à son gré.

C'est le squelette d'un livre copieux et ingénieux que l'auteur écrira un jour. Toute la partie constructive de ce *Roman d'une vocation* est de l'excellente critique. On peut aimer ce petit livre sans souscrire à toutes les affirmations de Laget. Le lecteur, dit-il, « *sera un peu déçu aussi par la sécheresse de cette vie d'où, si l'on met à part l'amour maternel, tout noble sentiment semble exclu !* » Et Laget de citer le réquisitoire de Proust contre l'amitié. Mais on pourrait trouver dans les *jeunes filles en fleurs* de nombreux passages où l'opinion un peu trop rudimentaire qu'on se fait de la sécheresse de Proust est infirmée, par exemple : « *En réalité, dans l'amour il y a une souffrance permanente, que la joie neutralise, rend virtuelle, ajourne, mais qui peut à tout moment devenir ce qu'elle serait depuis longtemps si l'on avait pas obtenu ce qu'on souhaitait, atroce.* »

Ou bien encore : « *Quand on retire du plateau où est la fierté une petite quantité de volonté qu'on a eu la faiblesse de laisser s'user avant l'âge, qu'on ajoute dans ce plateau où est le chagrin une souffrance physique acquise et à qui on a permis de s'aggraver, et au lieu de la solution courageuse qui l'aurait emporté à vingt ans, c'est l'autre, devenue trop lourde et sans assez de contrepoids, qui nous abaisse à cinquante.* »

L'homme qui a écrit ces lignes ne semble pas avoir eu une vie trop sèche. Mais quand on construit un système, il faut bien négliger quelques pointes gênantes. Le jour où j'écrirais

un livre sur *l'émotion chez Proust*, je négligerai sans doute les phrases dont M. Laget s'est servi. Cela nous permettra d'avoir raison tous les deux.

Pierre HUMBOURG.

LA VIE AVENTUREUSE DE JEAN-ARTHUR RIMBAUD, par *Jean-Marie Carré* (Plon).

Avec beaucoup de délicatesse et d'habileté, délaissant les ergoteries critiques dont quelques-uns osèrent chaperonner Rimbaud, Jean-Marie Carré s'attache uniquement à rendre sensibles les modalités de vie et le dynamisme supérieur du poète :

Enfance grise... Les Illuminations et la Saison en Enfer comme le graphique d'un système de forces — *Jadis, si je me souviens bien, ma vie était un festin où s'ouvraient tous les cœurs, où tous les vins coulaient.* — ... Le poète meurt de langueur et l'aventurier sort tout armé de son cerveau : le même prototype d'intuitif et les mêmes armes, soif de l'inconnu, abstrait, concret ; nostalgie ; orgueil ; volonté.

Lorsque Paul Bourde l'entretient, avec quelle commisération d'ailleurs, de sa jeune gloire littéraire, lui à Harrar fonde un nouveau comptoir et s'ennuie.

Avec des documents précis, Jean-Marie Carré reconstitue le drame de cette « *Grande existence* » et je lui sais particulièrement gré de s'être effacé derrière son sujet et de ne pas avoir transfiguré en passion religieuse les souffrances de l'enfant prodigue estropié.

Jean MALAN.

LETTRES ETRANGERES

HERMANN KEYSERLING ET L'AVENIR DE LA CIVILISATION

Le dernier livre du comte Keyserling « *Die Neuentstehende welt* » nous apporte, dans un petit volume, le plus récent état de la pensée de l'illustre philosophe. Celle-ci se présente sous la forme d'un merveilleux épanouissement guidé sur les deux voies parallèles de

l'idée, évoluant dans son plus intime domaine et de l'activité manifestée en une quantité de conférences, de livres, d'articles, enfin dans la direction de l'école de la Sagesse qui est, à Darmstadt, un remarquable foyer de pensée et d'action spirituelle.

Aucune époque ne rendait plus opportune et plus nécessaire la constitution d'un centre d'études où les meilleurs esprits européens retrouvaient dans le calme et le travail, l'indépendance nécessaire à la culture des idées. Dans cette Europe déchirée par les antagonismes nationaux et financiers, parler d'une Ecole de la Sagesse pouvait paraître paradoxal. Sans attaches avec aucune doctrine religieuse ou sociale, libre, dégagée de parti-pris, une telle initiative possible à Athènes ou à Bénarès semblait irréalisable. Ce projet fut réalisé cependant sous la direction du comte Keyserling, avec le concours et l'appui du Grand Duc Ernest Ludwig de Hesse, et aussitôt tous les yeux se sont tournés vers cette ville où le mouvement de la pensée se développait selon son rythme propre et son propre idéal. C'était une magnifique audace que d'imposer aux sociétés mercantiles le spectacle d'une action désintéressée, appliquée à des buts purement spirituels. Attentive aux bouleversements qui accompagnent les guerres et les révolutions voyant l'intelligence errer à la dérive parmi les cataclysmes sociaux, l'Ecole de la Sagesse offrait une île de recueillement aux esprits inquiets. Alors que tous les évènements concouraient à démolir l'échafaudage intellectuel et moral sur lequel s'était appuyée la civilisation européenne, alors qu'on cherchait vraiment quelque chose de stable, qui n'eût pas été nié, abattu, avili, elle proposait les plans d'une reconstruction totale des valeurs spirituelles. Elle avait vu l'origine du mal non dans les faits qui ne sont que des conséquences, mais dans l'âme même de l'individu. A l'origine de tous les désordres, il y avait un principe nuisible, caché, qui entrainait vers le chaos, le monde civilisé. Keyserling a découvert la source du mal dans le fait que la vie de l'humanité a perdu toute signification. Car un objet matériel ne peut donner un sens à l'existence, et toute

vie qui n'évolue point vers un but, qui ne désire pas une réalisation supérieure, perd la volonté de vivre. Ainsi se crée à son principe même un dégoût, un inconscient désir de suicide qui pousse les individus et les peuples vers la déchéance. Le seul moyen d'arrêter l'écroulement de l'édifice vital, était de remplacer les parties mortes ou pourries, de rebâtir l'intelligence et la volonté de l'homme sur des concepts nouveaux.

C'est le but que Keyserling se proposait dans son livre « Schôpferische Erkenntuis » dont le titre est à lui seul un programme. Connaître, créer, telles seront les opérations qui sauveront le monde, et l'homme par la « connaissance créatrice » s'élèvera vers un plus grand progrès, la connaissance n'étant pas un objectif limite, mais un perpétuel devenir, un incessant mouvement.

Cette théorie apparaît précisée, complétée, prête à l'application dans « Die neuenstehende welt » qui vient de paraître à Darmstadt, chez l'éditeur Otto Reichl. Ce livre contient une synthèse saisissante des problèmes actuels et une esquisse du « monde renaissant » qui méritent toute notre attention. La conclusion qui constitue en quelque sorte le dernier chapitre de la longue étude que le philosophe a consacrée aux destinées de l'âme et de la société moderne, est consolante et résolument optimiste. Les signes de l'effondrement d'une civilisation marquent en effet l'aube d'une civilisation nouvelle, d'un rajeunissement : « Toute grande idée nouvelle, celle du Christianisme, de la Réforme, des Droits de l'Homme, a, chaque fois, rajeuni l'humanité ». Les caractères du renouvellement dérivent eux-mêmes des motifs même du crépuscule. Il s'agit, en réalité, d'une loi confirmée par toutes les données de l'histoire. Les civilisations comme les êtres disparaissent lorsque leur œuvre a été accomplie, mais cette mort n'est que la promesse, la préparation d'une vie nouvelle. Obéissant à un rythme de flux et de reflux qui guide les races et les nations, la primauté passe d'un continent à l'autre, transmettant les germes d'une culture neuve lorsque l'ancienne est épuisée, lorsque « l'idée qu'elle personnifiait a trouvé son expression

extrême » expression à laquelle succède l'engourdissement, la décrépitude. Reconnaissant cette loi naturelle il serait absurde et stérile de déplorer la disparition d'une culture sans apercevoir celle qui doit lui succéder, sans travailler à son complet développement. Ce processus historique est parfaitement logique et présente une situation de fait à laquelle les idées et les théories ne peuvent apporter aucun changement.

Qu'est devenue la culture moderne ? Keyserling constate sa disparition chez toutes les nations d'Occident, mais aussi en Asie. Toutes les civilisations traditionnelles s'effondrent. Le type qui domine, qui marque le caractère de l'époque actuelle, c'est le « chauffeur », le « primitif technicisé ». C'est l'esprit du chauffeur qui gouverne toutes les manifestations de la vie sociale et politique. Bolchevik en Russie, il est fasciste en Italie, et les Jeunes Asiatiques dont les regards se tournent vers l'Europe, le considèrent comme un idéal. Or ce type indique la séparation profonde qui existe entre les formes de civilisation présentes et celles qui les ont précédées. C'est le développement de la technique qui, selon Keyserling, a effacé toute vieille tradition et ce développement entraînant avec lui « l'hostilité aux traditions et l'amour primitif de la violence » a déterminé le caractère de la société moderne, créé un nouveau type d'hommes qui n'ont plus le désir ni même la possibilité de continuer leurs prédécesseurs : « La jeunesse européenne ne s'intéresse plus à ce qui représentait tout pour ses pères, ou si elle s'y intéresse c'est comme les Américains à notre moyen-âge, ce qui montre le caractère radical de cette transformation » et « c'est l'Amérique qui s'est le plus vite technicisée, parce que ses habitants étaient au début de ce processus les occidentaux les moins cultivés ». L'importance donnée de nos jours aux découvertes techniques, la force avec laquelle elles ont orienté les sociétés modernes, accroît la puissance du « chauffeur » qui est devenu l'homme représentatif de notre époque, comme le prêtre, le chevalier, l'avaient été de leur temps. Mais ce qui empêche la civilisation actuelle d'être une culture, c'est-à-dire

d'imprégner profondément la pensée et la vie, c'est le défaut d'une idée à la base, d'un contenu métaphysique capable de l'animer avec une énergie créatrice et fertile. La culture future ne sera fondée « ni par les fils, ni par les petits-fils du chauffeur ». Le caractère matérialiste, irréligieux, utilitaire, de notre époque lui interdit de servir de base à une évolution durable. Car à l'origine de tous les grands mouvements, il y a une idée. Or « que la vie ait sa racine dans l'idée est devenu incompréhensible à la conscience moderne » et son appétit de puissance matérielle, son mépris de l'intelligence désintéressée a conduit l'Europe à cette fureur de conquête et de destruction dans laquelle Keyserling voit le terrible symptôme du « suicide des peuples ». Il constate le défaut de racines métaphysiques, il y voit la cause de la décadence universelle, mais il envisage que dès le moment où ces racines se seront profondément fixées, un merveilleux accroissement en sera la conséquence. A ce moment les différents modes d'expression du « chauffeur » ne seront plus regardés que comme des types embryonnaires. Un type d'homme nouveau apparaîtra qui, conciliant l'idéalisme et l'action, saura également appliquer son énergie à la pensée et à la vie. Philosophe et « realpolitik » il sera pratique parce que l'idéalisme, pour lui, ne sera plus un regret ou un souhait stérile, mais une volonté dirigée vers la réalité des choses. « Il devra être rapide aussi bien que profond, psychologue et métaphysicien, réfléchi et agissant. Il devra personnifier le nouvel idéal de la supériorité universelle. » Dans ce type d'homme qu'il appelle « œcuménique », Keyserling voit le créateur et le maître de la culture future. Il naîtra en Europe, car la lumière ne viendra plus de l'Orient. Les civilisations asiatiques ont fait leur temps. Leur but étant atteint, l'idée qu'elles contenaient ayant épuisé sa force vitale, elles appartiennent désormais au passé. Bien qu'il garde certaines minorités spiritualistes, les plus hautes et les plus profondes qui existent, l'Orient, dans son ensemble, est trop contaminé par le matérialisme, trop avide de « technique » pour pouvoir offrir à l'ave-

nir un support puissant et fécond. « C'est ici que se posent les problèmes essentiels de l'humanité... C'est ici seulement qu'une nouvelle idée peut naître comme énergie historique... L'Europe est la Palestine du monde renaissant ! »

Ecoutons la magnifique leçon d'optimisme que Keyserling nous donne dans cette conclusion. Aux qualités qu'il exige de l'homme œcuménique, son avènement ne nous paraît pas probable dans un proche avenir. Mais il suffit que cet idéal prenne une valeur générale et puissante en Europe pour modifier l'ordre et l'esprit de la société moderne. Nous reconnaissons dans cette proposition le caractère réaliste de la philosophie de Keyserling. Plus soucieux de modeler la vie que de jouer avec des concepts abstraits, il considère l'idéalisme comme le ressort essentiel de l'action. « Sagesse veut dire force créatrice », écrit-il, et aussi : « La sagesse en son essence n'est pas théorique, mais vitale et pratique ». L'expérience recueillie dans ses voyages, son observation des hommes et des peuples, lui ont enseigné que « les idées en elles-mêmes n'ont pas la moindre importance historique, leur force d'action dépend des réalités vivantes qu'elles représentent ». C'est là, en effet, la forme la plus haute et la plus productive, en même temps, de l'idéalisme, non pas cet idéalisme qui est « le système de l'impuissance voulue », mais l'union du plus profond spiritualisme, de la clairvoyance qui saisit le sens intime des choses, et de l'énergie qui agit sur elles, les utilise et les transforme.

Hermann Keyserling représente dans son expression la plus parfaite cet « homme œcuménique » auquel est confié le salut de l'Europe, la création de la culture de l'avenir. Aussi ce dernier livre a-t-il une importance considérable, vitale, pour l'intelligence de sa pensée, et représente-t-il une assise essentielle du système philosophique qui constituera l'ossature spirituelle du « monde renaissant ».

Marcel BRION.

REVUES

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE (août) : André Gide donne la première partie du *Journal des Faux-Monnayeurs.* Histoire d'un roman qui sera précieuse pour tous ceux qu'une telle genèse peut toucher. Gide, d'ailleurs, dédie très finement ces cahiers à son ami « Jacques de Lacretelle et à ceux que les questions de métier intéressent ».

A partir du 17 juin 1919 nous vivons dans le laboratoire du romancier. Gide écrit qu'il veut « tout verser sans réserve » dans son livre. J'ai l'impression que Proust devait le hanter. Au moment du départ des *Faux Monnayeurs*, n'y a-t-il pas une secrète jalousie ? Supposition gratuite, sans doute ; mais le but inconscient est de rattraper une certaine jeunesse qui échappe pour se complaire en Proust. Les deux romans montrent combien étaient forcément opposés ces deux tempéraments : l'un étire sans cesse son sujet, l'autre concentre toujours.

Voici de nobles formules :

« Le problème, pour moi, n'est pas : Comment réussir ? — mais bien : comment durer ?

Depuis longtemps je ne prétends gagner mon procès qu'en appel. Je n'écris que pour être relu. »

Voici des jugements qui nous font regretter une fois encore que Gide ne daigne plus s'occuper de critique :

« Chez Stendhal, jamais une phrase n'appelle la suivante, ni ne naît de la précédente. *Chacune se tient perpendiculaire au fait ou à l'idée.*

De tous les instruments dont on se servit jamais pour dessiner ou pour écrire, c'est celui de Stendhal qui trace le trait le plus fin. »

Dans ce même numéro, *Le voyageur sur la terre*, de Julien Green qui semble décidément un bien bel écrivain.

LA REVUE EUROPÉENNE (août) : *Voyages du Cœur*, par André Gaillard. *Les Nains*, par Franz Hellens. Une très saisissante chronique de Pierre Mac Orlan, *Le demi jour européen*, dont nous détachons ce passage :

« Une sensibilité nouvelle, une morale nouvelle s'ébauchent

petit à petit dans une nuit à peu près préhistorique à force d'être primaire, malgré les éblouissements pratiques que la science fait crépiter au bout des doigts de ses jeunes savants. Le mystère qui protège les vieilles religions n'est plus suffisant pour nourrir notre inquiétude. Le mystère inventé par la science est infiniment plus angoissant que celui qui fut créé par l'imagination des intermédiaires divins... *Plus la science nous ouvrira des routes sans issues, plus notre religion intime deviendra puérile.*

... Nous ne sommes, entre un haut parleur et une ampoule lumineuse, que les Gaulois qui se sont fait raser les moustaches et qui craignent toujours que le ciel ne leur tombe sur la tête. »

LA REVUE HEBDOMADAIRE (31 juillet) : *Coucher sous les ponts*, par Drieu la Rochelle.

(14 août-21 août) : Un reportage très intéressant et qui semble sincère sur la Russie. *Signification du Cinéma*, par L.-P. Quint.

Memento : EUROPE, LE MONDE NOUVEAU, LE FEU, LE BON PLAISIR, LE MERCURE DE FRANCE, LE MERCURE DE FLANDRE, LA REVUE DE FRANCE, LES HUMBLES, LE FLEUVE, LES PYRÉNÉES LITTÉRAIRES, SEPTIMANIE, OC, VOULOIR, etc.

G. B.

REVUES ETRANGERES

POETNE, qui paraît à Chicago sous la direction d'Harriet Monroe est — chose merveilleuse — consacrée tout entière à la poésie. Elle publie d'excellentes choses et nous donne une idée parfaite de la production poétique aux Etats-Unis. Dans un des derniers numéros, a paru un « Mariage avec l'Espace », de Mark Turbyfill, qui est une œuvre puissante et vaste, obscure par endroits, mais d'une intensité visionnaire surprenante.

THE YALE REVIEW (New Haven, Connecticut) est une revue très importante et attentive à toutes les manifestations de la vie intellectuelle et sociale. Il faut signaler dans le numéro de juillet « La signification scientifique du hasard », par G.-N. Lewis ; « Shakespeare et la mise en scène moderne », par

Harley Granville Barker, et d'intéressantes lettres inédites de Carlyle à Eckermann.

THE NEW REPUBLIC (New-York), est un hebdomadaire actif et vivant, curieux de connaître et d'analyser les évènements politiques d'Europe et d'Amérique, autant que de suivre la production littéraire et artistique. Au sommaire du numéro du 11 août : « L'avenir du Franc », par G.-M. Keynes ; « Les Ecoles pour bébés », par Eunice Fuller Barnard, etc.

THE MENORAH JOURNAL (Scranton, Pa.) « Vers une analyse du problème juif », par Waldo Frank ; « Le livre qui contient tout », par Marvin Lowenthal ; « La religion méditerranéenne », par Joel Blan, etc.

THE CALENDAR (Londres). Des poèmes de Peter Quennel, Hart Crane, Beatrix Holms, Alec Brown, et une excellente étude de Gorham B. Munson, sur Kenneth Burke.

DER STURM (Berlin). Un bon numéro consacré à la danse avec un poème d'August Stramm et des considérations critiques de Rudolf Blümner sur « la danse d'art et l'art de la danse ».

DIE LITERARISCHE WELT (Berlin). « Les vieux spectacles populaires allemands et le Théâtre mondial de Salzburg », par Hugo von Hofmannsthal ; « Les illustrations de Renée Sintenis », par Willy Haas ; « Grimmels hansen », par Paul Ernst.

IL CONVEGNO (Milan). Une très fine et très pénétrante étude de Eugenio Levi sur « Goldoni au miroir » rapproche dans d'ingénieux parallèles la vie et l'œuvre du grand écrivain vénitien.

REVISTA DE OCCIDENTE (Madrid). D'Antonio Machado, un curieux « Cancionero apocrifo » ; Poèmes, de J. Guillen ; « Loi et matière », par Max Born, etc.

NOSOTROS (Buenos Ayres). « Tableaux de village », par R. Suaiter Martinez. D'utiles renseignements sur le « fascisme vu par un isolé ». Des poésies de Fernando Binvignat, A. Castelblanco, etc.

Marcel BRION.

CINEMA

Nous avons à peine mentionné le film allemand *Variétés*. Nous devons attendre beaucoup de son réalisateur Dupont, dont nous ne savions rien jusqu'ici. Faut-il convenir, comme nous l'avons pu lire, que ce film marque une date dans l'histoire de la cinématographie ? Nous ne le croyons pas, et déclarons avec moins d'exaltation que *Variétés* est une très belle œuvre. Son mérite indiscutable est d'avoir illustré ce scénario que quelques mots peuvent situer : Un acrobate, qui a toujours dissimulé les mobiles de son crime, pressé affectueusement par le directeur de la prison, lui conte comment il a tué l'amant de sa partenaire, pour laquelle il quitta jadis femme et enfant. De par le découpage de ce film, nous entrons immédiatement dans l'action, et, si ce n'est pas une trouvaille, c'est d'une jolie adresse que de nous présenter dès les premières images leur prisonnier vu de dos commençant son récit, pour le retrouver l'achevant de face aux derniers mètres de la bande. Une belle qualité aussi de ce film est qu'il pourra rallier tous les suffrages. L'élite y trouvera son compte, et aussi les plus humbles, même s'ils ne découvrent pas le travail énorme et l'art qui ont fait de ce fait-divers une œuvre imposante. Interprétation véritablement extraordinaire: Nous avons pu dire d'Emil Jannings qu'il était un bel acteur, sans vouloir en faire un sommet. Ici, notre admiration est sans réserves. Cette création est d'une très grande puissance, et ce pathétique obtenu par des moyens si sobres est d'une belle ligne. Lya de Putti et Warwick Ward sont à sa hauteur et méritent les mêmes appréciations. Deux réserves discrètes ; l'une retrouvée ailleurs et que nous partageons : Est-il possible que des trapézistes volants qui sont à la merci d'une défaillance imprévue, puissent s'enivrer de la sorte, surtout si, comme on l'assure, ils effectuent en Allemagne ce travail sans filet ? Un peu d'insistance aussi quant à la scène d'ivresse, et quelques premiers plans trop longs d'Emil Jannings, quand il se venge. Il y a là quelques scènes de mutisme qui sont d'une très grande force et que détruit un peu l'insistance à les prolonger. Ces réserves établies, *Variétés* est certainement une des plus grandes œuvres présentées.

Il n'y a pas de petits évènements, d'ailleurs, et nous devons à une firme autrichienne de nous avoir montré dans *Poupée de*

Paris, présenté par Grandet et Castel, une Française : Lily Damita, d'un talent prodigieux. C'est bien la première fois qu'une des nôtres nous étonne et nous ravit complètement. Nous y insistons, sans vouloir déduire qu'il nous faut l'étranger pour nous révéler nos talents, mais en regrettant qu'on ne sache pas mettre en lumière nos valeurs possibles. Cette critique s'impose quand nous est révélée cette Lily Damita au talent complet, très jolie, admirablement faite, et dont le jeu peut être gai, spirituel et profondément dramatique avec le même bonheur et en pleine mesure. Ajoutons, puisque nous manquons de détails sur ses performances antérieures, qu'elle danse délicieusement et que cette danse peut devenir acrobatique. Soyons assuré que nous entendrons beaucoup parler de Lily Damita. Si nous avons insisté sur toutes ces qualités, c'est qu'il s'agit d'abord d'une vraie valeur et que le Cinéma, art plastique et plus difficile qu'on ne croit, requiert tous les apports. Prenons un exemple dans un des somets de la cinématographie : *La Mort de Siegfried*. Est-ce que le combat avec le Dragon pourraît être si impressionnant si Paul Richter (Siegfried) ne donnait cette impression hallucinante de vélocité. Verrait-on un lourdaud titulaire de ce rôle ?

On remarquera que nous avons peu parlé de *Poupée de Paris*, en tant que film, d'ailleurs agréable. Notre rapprochement avec *La Mort de Siegfried* (il y a un abîme entre ces deux films) est volontaire et non fortuit. Il n'y a aucun paradoxe à prétendre que Lily Damita s'égale dans sa sphère à Paul Richter dans la sienne et à déduire, selon la vieille formule, qu'il n'est pas de petits rôles pour de grands acteurs.

Une autre présentation mérite pour les mêmes raisons qu'on s'y appesantisse. Nous n'en aurons pas le loisir cette fois-ci, mais peut-être y reviendrons-nous. Il s'agit de *La Veuve Joyeuse*, un très beau film. Si nous y reconnaissons mal l'opérette, cela nous est parfaitement égal. Mais nous pouvons déjà dire que John Gilbert (Prince Danilo) et Maë Murray (La Veuve Joyeuse) sont des acteurs de grande envergure. Il ne s'agit pas d'une découverte, car il y a longtemps que nous connaissons leur valeur, mais il se trouve qu'ici elle est employée dans sa plénitude, et que le résultat est impressionnant. Nous nous promettons d'y revenir et rappellerons quelques films de ces remarquables acteurs.

William Fox a présenté des films qui, pour n'être pas de grande envergure, sont parfaitement agréables, qu'il s'agisse des Tom Mix ou des Buck Jones — qu'il ne faut pas traiter en quantités négligeables, sous prétexte que ce sont des cow-boys. Ce sont des œuvres charmantes, avec, à la base, cette santé morale et physique exclue de nos films. Tout cela d'un bel équilibre et d'une jolie qualité d'esprit. Il faut détacher de tout le lot certaine *Fille d'Aphrodite*. Ce titre français est tout un programme : sous prétexte d'appâter le spectateur, nos titreurs ne ratent aucun poncif. Rétablissons le titre américain *Sandy*. Film peut-être un peu long, fait pour mettre en valeur une actrice américaine de très grande classe : Madge Bellamy.

Voilà des noms qui se détachent nettement du palmarès ordinaire de la cinématographie.

Jules ROQUE.

ECHO

A l'heure où nous allons paraître, nous apprenons le retour de M. Prunet, le directeur de notre Opéra Municipal. Délivré des soucis qui longtemps opprimèrent son activité, il envisage les réalisations les plus intéressantes et nous avons tout lieu de croire qu'il y sera aidé autant par les sympathies du public que par l'aide efficace de la Municipalité.

Nous croyons savoir qu'il nous réserve les plus agréables surprises : créations nouvelles dont notre scène aurait la primeur. Nous nous promettons d'en parler plus longuement.

La composition de la troupe qu'il a su réunir fait le plus grand honneur à son goût et témoigne de ses qualités d'artiste et de directeur.